

## Correspondance du Capitaine Duvoisin

---

(SUITE <sup>(1)</sup>)

---

230. (A M. Manterola. 3 octobre 1879.)

Je vous remercie de votre attention à m'envoyer le compte-rendu du concours littéraire de St. Sébastien. Combien je souhaite que ce concours devienne périodique et que votre exemple soit suivi par Tolosa et Bilbao. Croyez bien qu'un semblable mouvement, s'il est soutenu, aura une grande influence sur le sort de votre pays, pour lequel nous faisons les vœux les plus ardents.

Parmi les pièces du concours d'Elizondo, il s'en trouvait une envoyée de Bilbao par M. Maguregui y Ugarte. Elle est très-curieuse et j'aurais voulu qu'elle fût répandue par l'impression. Ne connaissant pas l'adresse de l'auteur, je lui écrivis à tout hasard quelques mots sans entrer dans des explications, à cause de l'incertitude où j'étais sur le sort qui attendait ma lettre. Je n'ai point reçu de réponse. Il serait pourtant dommage que cette pièce restât inconnue. Mais il s'y trouve une lacune qu'il serait désirable de voir combler; et une phrase essentielle que personne n'a pu expliquer. Tous les mots de cette phrase sont usités ici, et cependant ni Basque de France, ni Basque d'Espagne, ne saisit le sens de l'ensemble. J'ai traduit en français cette très-ingénieuse pièce, sauf la phrase qui m'arrête tout court. Peut-être que, de Saint-Sébastien, vous pourrez savoir qui est ce M. Maguregui. Il serait à souhaiter qu'il nous donnât les explications nécessaires.

M. Philippe de Arrese travaille à un morceau de poésie, qui sera un digne complément de sa première production. Si le succès que j'attends se réalise, je serais d'avis de faire imprimer ensemble les deux pièces, et dans ce cas, je vous écrirai de nouveau pour savoir

---

(1) XIX, 58, 280, 425, 449.— XX, 152.— XXI, 70, 334.

approximativement le nombre d'exemplaires que demanderait votre province.

231. (A. M. Phil. de Arrese. 9 octobre 1879.)

Ene jaun eta adiskide maitea, balditu naiz jakiteaz ez dituzula izan lau arau frantses gazetakoak zeintan argitara eman baituzure eresia ederra bai eskaraz bai frantsesez. Bidean norbaitek baratu dituzke, eta orai ezin arki ditake bertze arauderik. Bainan gutun huntan ezartzen dut frantsesez egin dudan bihurpena eta bihar igorriko darozkitzut lau arau lehembiziko liburutchoarenak.

Kopla batean gaizki irakurririk ezarri izan da artu; bainan ez du hortaz zure eresiak bidegaberik. Frantsesa ez baduzu aditzen, hura dakienak ezagutaraziko darotzu zein ederki datorren hitz hori zure asmuarekin. Hunetara heldu da nere solasa: Danok urratu sentimenduz soñekoak, urratu emengo historia antchinakoak, ez guk, heste nahi duenak ipini begi aurrerantz erderazkuak. Ikusten duzu horrela indar hainitz handiagoa du solasak.

Lehembiziko hitza da *urratu*, oldar edo movimiento handiko hitza; horren ondokoak ere hala nahi du; ez *aztu*, hitz hila, zeinak, ez baitu eragindurarik edo accionerik.

Negar batera! danok urratu  
Sentimenduz soñekoak  
Urratu ta erre historia  
Emengo antchinakuak  
Nai dubenak ipiñi begije  
Aurrerantz erderazkuak.

Hortara itzuli dut solasa eta largoago da oraino frantsesez.

Hitz neurtuez aipatu dudana hau da: hartzen denean zortziko bat, 10 eta 8<sup>ko</sup> kopla, guzietan bardin egon behar, ez aldi batez hola eta bertzean 11 edo 12, eta 8 behar denean 9 silaba.

Poesia eta musika bi ahispa dira, urhats batean behar direnak ibili.

Hemengo hitz negurtariak huts guti egiten dute bihurtzerdian ere (hemistiquio), zeren airea aintzinetik hautatzen baitute eta berek jakin gabe nola, erregla ez dakitelarik, idukitzen dute halere; musikak ezartzen ditu bide onean.

Lotsatzen naiz aditzeaz Araba galdu dela eskararentzat. Hemen uste dugunaz, eskara daukaten herriak dire: Olaeta, Arrejola, Ganzaga, Echaguen, Ibarra, Barajuen, Uribarri, Azkoaga; Villarreal, Elosu, bertze Echaguen, Akosta, Zestaje, Larrinoa, Murug, Manurga,

Gopegi, Olano, Ondalegi, Eribe, Urrunaga, Nafarrete, Gojain, Urbina, Betolaza, Ziriano, Marieta, Larrinzar, Elgea, Portazgo, Barrambio, Zabala, Llodio, Bilorika, Areta, Isasi eta Duburi.

Daukagu oraino erdi eskaldun direla Larrea, Hermua, Ozaeta, Otaza, Zuazo de Gamboa, Nonklares de Gamboa, Landa, Ullibarri de Gamboa, Luko, Buruaga, Berrikano, Lezama, Astobiza, Larrimbe, Luyando, San Roman.

Hemen eskara itho da bortz edo sei herritan, zeren kaskoiniako bazterrean izanez, handik sarthu baita jendea eta eskalduna urrundu. Bainan ez da bertze nihon galdu eskara ez-eta galduko ere menderen mendez.

Ez duzue zeren etsitu zuen foruez. Lehenago erran dudana, Europa nahastera. dihoa, eta ezin sinhets dezaket Jainkoak bazterrerat utziko dituela bere urne leyalak. Zuen egiteko baxharra da uztea beren buru erdaldunak, heyen nahaskerietan sarthu gabe. Egon Eskaldun, guziak bat eta ethorriko da ordua Erdaldunak Eskaldunari erranen diona: Izanen gare anaya, har zatzue zuen fuero zaharrak. Zergatik sar gerlan diren gizonen artean?

Bihozmin handirekin ikusi dugu gazeta erdaldun batean (izena baitu *Andaluzia*, Manterola apezka izatu dela barazkari handi batean, Ezijan, burdinbide berri zerbaiten ariaz, eta han nahasi dela Erdaldun makhurrekin. Ez dakit non den egia. Zer nahi izan dadin, gizon bat ez da Eskalherria. Zaudezte gogor bazterretik, hitzik egin gabe atzea erakutsiz. Hola egiten baduzue, zuen laguntza eta aithorra nahiko dutenean Erdaldunak izanen dira humil, ez arrogante orai bezala.

Nik zuentzat gehienik nahi dukena da izan dezazuen zuen artean bake gozoa. *Guziak bat...*

232. (A M. Antoine d'Abbadie. 10 octobre 1879.)

Je viens de recevoir une lettre de M<sup>gr</sup> le prince Louis-Lucien, avec une note imprimée dont je joins un exemplaire à la présente. S. A. me mande que sa santé physique, sans être excellente, pourrait être certainement beaucoup plus mauvaise. Le prince s'emploie incessamment au service de l'impératrice. Il est tellement inconsolable de la perte du prince impérial qu'il ne trouve de soulagement qu'à s'occuper de lui. Il fait en ce moment en. vers italiens une paraphrase de «la magnifique prière de son cher enfant».

Pour moi, j'ai entretenu. une correspondance très active avec l'Espagne. M. Philippe de Arme va nous envoyer un nouveau chant. Il veut pousser tous les Basques à l'union nationale et à laisser les

Espagnols s'agiter à leur guise. Ses conseils, il les place dans la bouche de *notre* père Tubal, qui fait une apparition, le labarum en main, devant sa fille Euskara, au pied de l'arbre de Guernica; elle n'est que blessée; il la réveille.

Cet homme est un poète; aussi pouvons-nous espérer une œuvre de mérite, pas peut-être égale à la première; ce serait difficile.....

**233.** (A M. Manterola, à St. Sébastien, avenida de la Libertad, 26. 22 décembre 1879.)

Je rentre à Bayonne après une longue absence et j'ai hâte d'accomplir ma promesse, en vous envoyant deux morceaux de poésie, dont l'auteur a gardé l'anonyme.

Tout a changé en France depuis que la cantate inspirée par le mariage de l'Empereur et la naissance du Prince impérial a été composée. Aussi, les allusions nombreuses et les espérances dont ce chant est rempli perdent aujourd'hui beaucoup. de leur saveur; on dirait une ironie de la fortune qui s'est pluë à ruiner l'heureuse situation de la France de 1858, temps auquel remonte le travail du poète. Chaque partie de la cantate avait des motifs musicaux basques, et un compositeur de Bordeaux s'était chargé de les arranger pour être chantées avec accompagnement et musique militaire, dans une fête qu'on se proposait de donner à l'Empereur. Malheureusement, ce compositeur fut atteint d'une cruelle maladie et mourut après deux années de souffrances. Son travail commencé et les sujets qui lui avaient été fournis sont sans doute perdus. Mais si vous jugez à propos de publier la poésie, vous pouvez le faire en toute liberté, sans dire toutefois de quelle main vous la tenez. Nous gardons ici de la réserve, pour notre tranquillité.

Le second chant est d'un genre particulier. Cette manière n'appartient je crois qu'au seul Pays Basque. C'est un dialogue, entre mère et fils, chacun d'eux chantant, sur un air différent, mais approprié au rôle; l'expression n'en est que plus saisissante. Il y a quelque chose de touchant dans cette lutte entre l'ambition d'une part et la tendresse de l'autre. Il faut l'entendre chanter, pour le bien goûter. Je n'en ai pas la musique notée entre les mains; je tâcherai de vous la procurer.

Au cas où vous réimprimerez quelques-uns des morceaux basques de, France, du Concours de Saint-Sébastien, je joins à ma lettre une note *d'errata*.

**234.** (A M. de Jaurgain, à Paris, rue de Moscou, 3. 6 février 1880.)

Je vous envoie le bulletin de ma souscription à l'ouvrage que vous annoncez sur le Rêve de l'abbé de Puyoo. J'avais acheté il y a bien longtemps la petite brochure du V<sup>ic</sup> d'Asfeld et quelqu'un a jugé à propos de m'en déposséder. Mais je me souviens encore que le chevalier Renaud d'Eliçagaray s'y trouve mentionné comme appartenant au Béarn. Il n'en est rien. Il naquit à Armendaritz le 2 février 1652, et je connais fort bien sa maison natale.

Il existait entre les mains d'un vieil instituteur bas-navarrais, nommé Maldogat, une notice biographique détaillée sur le chevalier Renaud, par l'abbé Garra, de Hélette, professeur d'hydrographie à Bayonne. Maldonat était un collectionneur, qui se glissa, pendant les troubles de la première Révolution, dans toutes les maisons où il espérait recruter quelque pièce curieuse. Il mourut pauvre à St. Jean Pied-de-Port, et une charrette de papiers qu'il avait recueillis à grand'peine, fut vendue aux épiciers.

Pourtant, tout ne fut pas perdu en ce qui concernait le chevalier Renaud. Sur des notes fournies par Maldonat, et sur d'autres documents historiques, l'abbé Vidal, professeur à Larressore, publia dans l'Adour, petit journal bayonnais, une notice biographique étendue, mais incomplète sous certains rapports, où l'origine de Renaud est bien établie. Comme d'ordinaire les petits journaux et les grands eux-mêmes vivent ce que vivent les roses, je fis transcrire cette biographie par mon secrétaire dans un registre grand in-folio, où elle n'occupe pas moins de 42 pages, d'une écriture assez serrée. S'il vous manque quelque particularité sur Renaud, je me ferai un plaisir de vous satisfaire, si ce m'est possible.

**235.** (Au prince Louis-Lucien. 13 février 1880.)

Je remets aujourd'hui à la poste l'écrit d'un ministre anglican, le Révérend Wentworth Webster, sur les pastorales basques. L'auteur l'a accompagné d'une note ci-jointe, dans laquelle il se plaint d'une erreur dans la mise en page.

C'est avec chagrin que j'annonce à V. A. le décès prématuré de l'excellent M. O'Méagher...

**236.** (Au Révérend Wentworth Webster, à St.-Jean-de-Luz. 13 février 1880.)

Monsieur, je vous rends grâces pour l'envoi qu'il vous a plu de me faire de votre article sur les Pastorales basques. Je vous remercie de grand cœur, d'autant que je n'avais aucun titre à votre bienveillante attention. Je serais heureux de trouver l'occasion de vous en marquer ma gratitude...

237. (A M. Antoine d'Abbadie. 18 février 1880.)

On trouve dans *les Mémoires de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Cannes et de l'Arrondissement de Grasse* (1879), un article de M. Blanc Saint-Hilaire: *Les Euskariens ou Basques*, etc. Il y a un peu de tout là dedans, et entre autres choses, le paragraphe suivant:

«La lecture de ce rapport terminée, M. Edmond Blanc, de Vence, m'apprend que le basque est encore parlé en Cochinchine, où M. Faraut, qui a continué les travaux interrompus par la mort de M. Francis Garnier, a vu des matelots Basques-français conversant en basque avec des naturels du pays, les comprenant et en étant parfaitement compris,, bien qu'ils remarquassent une légère altération de l'Euskarien dans ces pays lointains. Ce fait est compréhensible, puisque les Euskariens occupèrent longtemps le midi de l'Asie.»

Si M. Ed. Blanc n'a pas abusé son homonyme M. Blanc Saint-Hilaire, le fait rapporté serait encore plus important que curieux. Mais..... M. Faraut en a-t-il dit quelque chose?

J'ai reçu il y a quelques jours un exemplaire de l'Annuaire du Bureau des Longitudes. C'est à vous sans doute que je dois cette attention, et je vous en remercie fort. Je crois qu'il est difficile de rassembler plus de renseignements en un petit volume.

238. (A M. Campion, Chapitela, 19. Mars 1880.)

Suivant votre désir, j'ai mis en basque. labourdin votre chant d'Orreaga. Je n'ai point suivi le texte espagnol, mais uniquement le texte basque, me conformant autant. que possible à l'expression et aux tournures de phrase, sans pourtant compromettre la manière particulière de mon dialecte. Les autres traducteurs devraient suivre la même méthode. C'est le seul moyen d'établir un bon travail comparatif.

En 1857, le prince Louis-Lucien me chargea de traduire en français et en labourdin les Dialogues d'Iturriaga; l'abbé Inchauspe les mit en souletin, et le P. Uriarte en biscayen. Il, ne nous donna aucun programme, en sorte que chacun de nous se livra à sa propre inspiration. Il résulta du défaut de plan commun que cet ouvrage est d'une étude comparative assez imparfaite. C'était justement ce qu'il fallait éviter.

Au V<sup>e</sup> § vous parlez d'Andresaro comme d'un nom d'homme que je ne connais pas. Cependant, si c'est un nom de lieu, je devrais dire *Andresaroko arthaldeen marrakak*, et non *Andresaroken arthaldeetako*.

Au même paragraphe, *vous* écrivez: *Roldan*. Est-ce que vous pouvez commencer un mot basque par *R*? Sinon, il vous est loisible de changer cela, car les nouvelles éditions sont. d'ordinaire améliorées par des corrections.

Je vais remettre mon travail à M. le chanoine Inchauspe, afin que l'unité caractérise l'ensemble. C'est un mauvais moment que la fin du carême pour un prêtre aussi occupé que lui. Toutefois, j'espère que j'obtiendrai de lui un effort en faveur du basque.

J'approuve fort votre idée de faire connaître les variétés de votre dialecte. Quand vous mettrez votre brochure sous presse, écrivez à M. d'Abbadie (de l'Institut) à Paris, rue du Bac, 120, avec prière de l'offrir à quelqu'un des libraires qui ont pour spécialité les langues étrangères. Vous en obtiendrez des demandes d'un certain nombre d'exemplaires.

Vous voulez bien me dédier cette œuvre. Bien que je sois arrivé à l'âge où on a fort peu de goût pour les choses bruyantes, j'accepte volontiers votre offre, afin que les Navarrais n'ignorent pas entièrement le nom de celui qui leur porte une affection particulière parmi tous les Basques.

**239.** (Au prince Louis-Lucien. 1<sup>er</sup> avril 1880.)

Je demande pardon à V. A. de ne compléter votre collection basque que d'élucubrations misérables, telles que celles que je vous envoie aujourd'hui. Personne ne les relève, parce que personne n'en tient compte. Il n'en sera pas de même, ce n'est pas douteux, aux approches des élections générales...

**240.** (Au président de l'association *Euskara*. 9 mai 1880.)

Je suis très-reconnaissant de l'attention dont votre Société patriotique a bien voulu m'honorer en m'envoyant un exemplaire de l'ouvrage que M. Oloriz a écrit pour la défense des fueros de Navarre. Je vous prie, Monsieur, d'agréer pour votre part et de faire agréer à la Société l'expression de ma vive gratitude.

Rien de ce qui intéresse mon pays d'origine ne me saurait être indifférent; j'applaudirai toujours avec ardeur à tout ce qui peut le servir, non sans la confiance, qu'à la suite des temps troublés que nous traversons, des jours plus heureux luiront encore pour notre chère Navarre...

**240** (*bis*). (A M. Campion, Chapitela, 19. 9 mai 1880.)

Je me suis acquitté de votre commission et je vous en transmets ci-joint l'attestation.

J'y ajoute une adresse basque pour M. Oloriz, à qui je ne peux

pas l'envoyer directement, faute de connaître sa demeure. Je vous prie d'être auprès de lui l'interprète de mes sentiments pleins de sympathie.

Ne serait-il pas bon que vous m'envoyiez une note sur la fête patriotique que vous vous proposez de donner à Vera? Si vous le pensez, envoyez-la moi, je la ferai paraître dans le *Courrier de Bayonne*...

Hermilio Oloriz Jaunari agur.

Gogo handiz eskura hartzen dut Nafarroako fueroen gainean zuk egin lan ona. Zorionekoa Eskalherria, baldin bethidanik ikusi balitu bere umeak zuk erakusten diozun amodio beroan! iguzkiaren argia ederrago athera leiteke Nafarroako mendien gainera.

Bainan urthe iraganez ez dugu zeren orhoitu, baizik-ere ethorkizunari begi, atzarriagoz begiratzeko, burura erakharriz gure arbasoek erabili dituzten gudu eta borrokek atzerritar guzieri gogor egiten zuten ordu gaitzetan.

Hermilio Oloriz mintzatu da, —eskerrak Jaun horri! bere sortherriak bihotzaren gainean idukiko du. Eskerrak berriz-ere, zeren ideki duen bidea. Asko eta asko ondotik jarraik betziozkio!

Begirune eta agur Oloriz Jaunari.

**241.** (Au prince Louis-Lucien. 15 mai 1880.)

... J'arrive de Pau, où un libraire m'a appris que l'on vient de découvrir, dans les Archives de la Mairie d'Oloron, un exemplaire de Liçarrague. Le maire l'a recueilli comme une précieuse relique, et un amateur a dû, pour en tirer une copie manuscrite, arracher l'autorisation de l'édile, presque jour par jour jusqu'à parfait achèvement.

Le libraire de Pau n'a pu me dire si l'exemplaire d'Oloron contient la doctrine protestante. L'exemplaire de l'abbé Maurice Harriet ne l'a point.

Je joins, à ma lettre le programme bilingue du Concours littéraire de St. Sébastien. Ce morceau, de même que le programme de l'an passé, est dû à José Manterola, éditeur du *Cancionero Vasco*.

**242.** (A M. Manterola, Avenida de la Libertad, 26. 22 mai 1880.)

Au moment où vous pensez que je vous ai oublié, voici que je viens frapper à votre porte. Vous excuserez bien ce retard, quand vous saurez combien j'ai eu de motifs de tout oublier, sauf la douleur: neuf deuils dans la famille depuis quelques mois seulement...

Je n'avais nulle envie de chanter et vous me demandiez de la musique. Enfin, voici trois airs notés; d'abord les deux airs du *Départ*

*pour l'Amérique*, par Etchebarne. Ces deux airs sont anciens. M. Sallaberry (de Mauléon) en a noté un dans ses *Chants populaires du Pays Basque*, p. 269, mais sur une copie bien mauvaise. Vous savez que nos chansons, transmises par la mémoire, comportent beaucoup de variantes dans les airs et plus encore dans les mots. Vous pourrez comparer ici la musique de M. Sallaberry avec celle que je vous envoie, et que vous avez toute liberté de coordonner suivant les meilleures règles.

Je vous ferai remarquer que, dans la copie ci-jointe, la manière de scander le vers est parfois fautive: par exemple, il aurait fallu écrire *i-tza-la*, et non point *it-za-la*; *es-pe-ran-tza*, et non *es-pe-rant-za*. C'est un défaut que vous saurez redresser. On a aussi placé la 2<sup>ème</sup> strophe avant la 1<sup>ère</sup>.

Le troisième morceau est une traduction du célèbre psaume *Super flumina Babylonis*, dont tous les peuples civilisés se sont emparés, pour le mettre en leurs langues. Il y en a au moins quatre traductions en beaux vers français; aucune n'est aussi textuelle que le basque.

L'air, composition d'un homme dépourvu de science musicale, est trop monotone. Vous ferez bien de le retoucher. C'est ainsi que notre grand violoniste Alard, ayant à peine changé quelques mots à la pièce couronnée en 1856, en fit un morceau charmant, que les frères Lionnet ont chanté dans les meilleurs théâtres lyriques de Paris.

**243.** (A Philippe de Arrese, à Ochandiano. 3 juin 1880.)

Paubeko hirian izanik, egun ihardesten dut maihatzaren 29 garreneko zure gutunari.

Laster izanen dire hirur tokitan hitz negurtuetako guduak. Lehembizikorik hilabete hunen 27, 28 eta 29<sup>an</sup> Mauleko hirian. Hitz-negurlariak beharko dituzte beren lanak Bayonara igorri 20<sup>eko</sup>.

Bigarrenekorik, Beran, agorrilaren 3 eta 4<sup>an</sup>, D. Arturo Campionek Irunetik gaztiatu darotanaren arabera. Baldin zure gogo bada hitz-negurtu zembait harat igortzea, egizu D. Arturori buruz, Iruñera, (Calle de Chapitela, 19).

Hirugarrenekorik, Donestian, buruilean. Eguna ez da oraino berezia.

Ongi ethor daikezu hirur gudualdietara zerbaitoren bidaltzea. Hunara igortzen duzunaz artha idukiko dut nik; eta zer-nahi gertha dadien, garhailarien eresiak bidaliko darozkitzut gogo onez. Aldiz othoiztuko ditut D. Arturo eta D. José Manterola egin dezaten halaber.

Ez diozueze Erdaldun kokoeri utzi behar ebastera Eskaldunen ohorea. Guk egiten dugu gure ahala. Aria hortaz bidali diot Revista Euskarari lan bat, orai argitara ematen duena, bainan soberache zathiturik.

Jainkoak lagun begitza guziak eta zuri, adiskide ona, eman bezazu bihotz eta osagarri.

**244.** (Au prince Louis-Lucien, 5 juin 1880.)

La perte d'un n.<sup>o</sup> de *l'Avenir* n'est jamais regrettable pour ce qu'il contient; seulement la collection basque de V. A. s'est trouvée moins complète. Je ne sais par quelle inspiration, j'avais acheté plus d'exemplaires que d'habitude du n.<sup>o</sup> du 30 mai. Je suis donc en mesure de remplacer celui que j'ai perdu, et c'est ce que je fais à l'instant.

J'ai transmis sans retard à M. l'abbé Inchauspe votre recommandation au sujet de la dernière livraison basque des Annales de la Propagation de la foi.

Les médailles celtibériennes découvertes à Barcus ne contiennent absolument que des noms de villes, les unes deux et les autres un seul.

Je pense que vous avez déjà reçu la livraison de la *Revista Euscarra*, du mois de mars. J'y ai inséré tous les détails relatifs à cette trouvaille.

**245.** (A M. Campion, Chapitela, 19. 12 juin 1880.)

Je vous renvoie la feuille-épreuve du chant d'Orreaga par M. l'abbé Inchauspe. Quelques fautes lui ayant échappé, je les ai relevées sur la marge gauche. J'ai l'usage du dialecte souletin que j'ai appris en Soule même; mais comme j'aurais pu me tromper, j'ai soumis mes corrections à M. Inchauspe, et il les a approuvées.

M. Philippe de Arrese a continué la composition qui avait inauguré le premier concours navarrais, d'une manière si brillante. Il y a ajouté trois autres parties; en sorte que la langue basque possède aujourd'hui un poème d'un patriotisme brûlant. Je viens de le recevoir et vais m'occuper incessamment de le traduire.

J'ai fait un voyage à Pau, et j'en ai rapporté *l'Inventaire des Archives des Basses-Pyrénées*, que je n'avais pas tout entier; car il se compose de six in-4.<sup>o</sup>, grand format, imprimés successivement. Dans ce vaste travail, la partie qui intéresse la Navarre se trouve dans le 4<sup>e</sup> volume, dont j'ai pris deux exemplaires, à l'intention d'en offrir un à la Société Euskara.

On m'a fait des difficultés à la poste pour le recevoir. Aussi vous prierai-je de profiter d'une occasion pour le faire prendre chez moi...

Je regrette de n'avoir pas connu le projet de M. Oloriz avant qu'il l'ait mis à exécution. Il le regrettera lui-même, quand il aura vu les titres de plusieurs pièces, qui se trouvent à Pau, et qui vont si bien au sujet qu'il a traité...

Je sais bien la mesure que je prendrais, si j'étais administrateur de la Navarre; ce serait de faire copier un choix des pièces qui intéressent le plus votre histoire.

**246.** (Au prince Louis-Lucien. Juin 1880.)

Ainsi vont les jours et chaque jour voit tomber une des feuilles de la rose qu'on nomme cœur. Je n'ai que trop bien compris la grande peine que la perte de John vient de causer à V. A.

Pauvre jeune homme, il ne semblait connaître que vous seul au monde, tout le reste ne lui était rien. Il y a longtemps que j'avais remarqué chez John un dévouement absolu, sans limite. Je le vois encore dans certaine sortie qui n'exigeait pas sa présence, montant sur le siège de la voiture, malgré le mauvais temps et contre vos instances. Il était jaloux de ses soins auprès de votre personne. .

Le numéro de l'Avenir qui s'est égaré à la poste, je crois l'avoir trouvé et je le mets à la poste avec un numéro postérieur, dans lequel la République ronfle en basque détestable. Enfin un vrai Saratar a protesté contre le faux Saratar. Mais il ne réussira pas à le faire taire. Peut-être l'obligera-t-il à confier à un autre le soin d'enlever des ébarbures à ses élucubrations.

Tout en regrettant, Monseigneur, que vos derniers articles sur le basque soient écrits en langue anglaise, je n'en désire pas moins vivement la possession. Sans tenir compte de la différence des langues, je les réunis et les fais relier ensemble. La différence des formats ne m'arrête même pas; le coup d'œil est secondaire, l'essentiel est ailleurs...

**247.** (A M. Ph. de Arrese. 27 juin 1880.)

Don Felipe de Arreseri bere adiskideak agur.

Egun ematen darotzut berri ona, zure eresien lehembiziko zathiak izanen duela, aurthen ere, hitz-neurtuetako saria.

Bidaya baten egiteko beharrean gerthatzen naiz, eta ez da ene gain gelditzen eresiarren moldizkiratzeko artha. Bainan itzuliko naiz Bayonara egun gutirik barnean, eta orduan emanen darozkitzut ondotikako berriak.

Eresiarren azken zathiak gelditzen dira geroko, zeren luzeegi bailitezke gure ohitzen arabera aldi batez emateko.

Gogoia nuke eresia guzia bururen buru batean moldizkiratzeko

gerochago. Hortara ethortzen garenean, ikusiko dugu othe denez aldamen zerbait egiteko. Anartean, zeronek ere ikusazu zer zaitzun ongi eta zer aldatu beharrik.

Holache gelditzen naiz bethi zure adiskide ona.

**248.** (A. M. Sallaberry, à Mauléon. 28 juin 1880.)

Je vous dois mille remerciements pour votre si obligeante invitation, et c'est bien à regret que je me vois dans la nécessité de n'y point accéder; depuis une quinzaine de jours, je suis retenu par un dérangement de santé. J'en suis d'autant plus marri, que les souvenirs les plus agréables de jeunesse m'attirent vers votre coquet pays de Soule..

Les usages qui se sont établis pour nos concours annuels sont connus; ils n'ont jamais varié. *Au grand jeu de paume*, le prix de 500<sup>f</sup> est emporté de haute lutte; tandis que la prime de 100<sup>f</sup> est attribuée non au plus fort joueur, mais à celui de tous qui a le mieux lutté, fût-il du nombre des vaincus. Le prix et la prime pour le *blé se* donnent de la même manière. Les conditions du jeu et les règles *particulière à la place* sont écrites. C'est important.

Les joueurs choisissent eux-mêmes les juges du camp pour les coups contestés, parce qu'ils y doivent avoir confiance; au-dessus se trouve le jury qui décerne les prix, il est choisi parmi les connaisseurs par le maire et par les commissaires de la fête.

Quant au concours pour l'encouragement de l'élève du bétail, la manière de procéder vous est parfaitement connue. On en a souvent fait l'ouverture par un petit discours.

Voici un speech de M. d'Abbadie à Sare: Jaunak, behar ditutzue hirur gauza maithatu: lehembizikorik, Jainkoa; bigarrenekorik, zuen emazteak; hirugarrenekorik, luzerna. Le commentaire sur chaque point fut court, et cette sortie originale eut un immense succès.

M. Philippe de Arrese, peintre-sculpteur à Ochandiano (Biscaye), a remporté le 1<sup>er</sup> prix de poésie; le second prix a été adjudgé à Jean Oxalde, de Bidarray, lauréat de l'an passé. Il est arrivé au dernier moment; je ne sais s'il pourra se rendre à Mauléon, car, en ce moment, il est affecté d'un grand mal d'yeux.

Pour conduire les improvisations, il faut un certain savoir-faire de la part du jury, formé de trois amateurs de poésie. L'un d'eux doit prendre la haute main; sans cela, il y a confusion.

On commence par diviser les concurrents par couples. Les improvisateurs qui forment un couple luttent l'un contre l'autre. Le premier expose le sujet au début. La supériorité de l'un se dessine assez

vite. Alors, le chef du jury lève la main et dit: *aski!* —On passe à un autre couple—. Enfin, les meilleurs improvisateurs sont mis aux prises. Ces assauts deviennent très-amusants, quand les bataillants y mettent bien de malice.

Les sujets sur lesquels ils disputent le prix leur sont donnés par le jury. Voici quelques-uns de ceux qui ont été rebattus dans les concours passés. Ils auront en Soule le mérite de la nouveauté.

L'homme des champs contre l'habitant des cités.

Le laboureur contre l'artisan.

L'homme qui s'expatrie contre celui qui reste fidèle au foyer.

Le soldat contre le réfractaire.

Le coureur de taverne contre l'homme rangé.

Le pêcheur contre le chasseur.

Le pasteur contre le vigneron.

Le danseur contre le chanteur.

Le célibataire contre l'homme marié.

Le boîteux contre le bossu.

On a même fait lutter la femme contre l'homme. Car, nous avons eu plusieurs fois des improvisatrices qui ont remporté le prix.

Chaque concurrent choisit l'air qui lui convient, sans être tenu de chanter sur le même air que son adversaire. Cette liberté, loin de présenter de l'inconvénient, sert à donner de l'entrain à l'improvisation. Le jury n'est guère embarrassé pour décerner la palme; car les applaudissements du public soulignent toujours le succès des répliques.

Voilà, mon cher Monsieur Sallaberry, tout ce que je peux vous dire de nos concours annuels. J'aime fort que les Navarrais et les Guipuscoans se piquent d'émulation. Les Souletins seuls ne nous envoient pas la moindre composition. Par bonheur, cette fois un de vos compatriotes de Bayonne vient sauver votre honneur. Je voudrais espérer que, pour le concours de 1881, la déroute des troupes de Dagobert en Soule excitera la verve poétique d'un Souletin. Le sujet y prête à merveille.

**249.** (Au Prince Louis-Lucien. 28 juin 1880.)

La voix éraillée du faux Saratar ne tarit pas. Elle a été reniée par celle d'un vrai Saratar. On s'est gardé de relever le gant et l'on continue à maltraiter la grammaire et le bon sens.

Mais, avant cette criaillerie, vous trouverez la lettre d'un amateur de langue basque. Elle ne vous flatte guère en vous accolant le sieur Vinson; mais du moins elle dénote un esprit libre de préjugé et qui,

avec une étude plus approfondie, pourrait atteindre des idées plus justes sur la nature et l'économie de la langue à laquelle l'auteur semble s'intéresser. J'essaierai d'obtenir les vrais noms de ces anonymes.

A bientôt les poésies du Concours de 1880; on les imprime à cette heure.

**250.** (Au même. 17 novembre 1880.)

Voilà bien longtemps que je n'ai pas de nouvelle de la santé de V. A. M. d'Abbadie m'en aurait peut-être donné; mais je ne l'ai pas vu depuis son retour de Paris...

Je voulais vous annoncer un nouvel ouvrage de l'abbé Adéma, un poème sur la bataille de las Navas de Tolosa. J'ai attendu inutilement, car j'apprends que ce travail n'est pas près de paraître. Je me contente de vous adresser, pour sa singularité, le rêve d'un esprit creux qui a failli prouver que Gambetta est de sang basque.

L'abbé Maurice Harriet occupe ses loisirs à bâtir un Dictionnaire basque. Reconnaissant qu'une telle œuvre est de trop longue haleine pour l'homme qui s'y prend tard, il cherche des collaborateurs. Mieux lui vaudrait de faire un Vocabulaire, dans le genre de celui de Salaberry, quoique avec plus d'étendue...

**251.** (Au même. 23 décembre 1880.)

A mes souhaits de bonne fin d'année pour V. A. je joins l'envoi des deux Almanachs basques de 1851, année mystérieuse dont les secrets effraient bien des gens en France...

M. d'Abbadie nous quitte aujourd'hui; il retourne à Paris. Je lui ai parlé de votre inquiétude sur le sort de votre envoi. Il comptait écrire une longue lettre à V. A., en même temps que son accusé de réception...

Notre cher abbé Inchauspe est d'un sérieux très-grave depuis quelques jours. Il revient de Pau où il a dû déposer dans *une cause célèbre*, devant le jury, contre un de ses confrères... Heureusement pas un seul Basque en confusion.

**252.** (A M. Champion. 5 janvier 1881.)

J'approuve fort la note dont la Rédaction de la Revista Euskara accompagne le récit de la bataille de Las Navas de Tolosa, fait par M. Ortiz de Zarate. Les Basques, au lieu de former un corps inébranlable, se partagèrent en deux camps et furent successivement absorbés par la Castille, qui ne cessa depuis lors d'attenter aux lois Euskariennes. A ce sujet, non seulement vous mettez au jour-la vraie cause de vos maux communs, mais vous le faites dans les ter-

mes les plus convenables pour amorcer, entre les quatre provinces, l'union, seule sauvegarde de vos libertés.

Voici une autre observation relative à la retraite des croisés étrangers, qui quittèrent l'armée chrétienne. Vos anciens chroniqueurs l'attribuent à un motif misérable, *les chaleurs de l'Andalousie*. Ce n'est pas sérieux: les hommes à qui l'histoire des Croisades est familière comprennent que là n'était point la cause de la séparation.

M. Zarate ajoute la rigueur de la discipline, l'interdiction du pillage: sur quel historien s'appuie-t-il? Quoi qu'il en soit, ici l'auteur approche de la vérité et passe à côté, sans la voir.

Le roi de Castille marque le rendez-vous général des croisés à Tolède; le roi d'Aragon précède ses troupes dans cette ville. Que font les deux monarques, pour recevoir une armée de plus de 180.000 hommes? Rien. A peine réunis, les croisés se mettent en marche le 2 juin, et dès le lendemain les vivres font défaut. Ce n'est pas la rigueur de la discipline qui irrite les croisés, c'est le manque forcé de discipline. Le pillage devient une nécessité pour tous. L'imprévoyance d'Alfonse VIII, non réparée par D. Pedro d'Aragon, est la cause première de tout le mal. Voilà la vérité..

Je dois signaler à M. Zarate un autre passage de son écrit, où la critique historique laisse à désirer; je parle de la campagne d'Alfonse VIII en Gascogne. Rodéric de Tolède prétend que le roi de Castille rangea sous son obéissance toute la Gascogne, à l'exception de Bayonne, Bordeaux et La Réole, et rentra victorieux en Espagne. C'est là un rêve. A cette époque, la Gascogne obéissait au roi d'Angleterre, sous la suzeraineté de la France. Notre roi Philippe-Auguste, ennemi acharné des Anglais, excita Alfonse à entrer en Gascogne, où il avait des droits d'apanage, du chef de sa femme. Alfonse appela à Saint-Sébastien les vicomtes de Bazas, de Béarn, d'Orthe et de Tartas, ainsi que le comte d'Armagnac et plusieurs autres seigneurs, à dessein de les gagner à sa cause. Il passa devant Bayonne sans pouvoir y entrer, et, sans rencontrer de résistance, il poussa jusqu'à La Réole, qui lui ferma ses portes.

Trop faible pour rien entreprendre de sérieux. il traita avec le roi Jean d'Angleterre; celui-ci se débarrassa à bon marché du Castillan, en reconnaissant ses droits sur la Gascogne, *sans rien donner*.

Alfonse n'avait besoin que d'un prétexte pour colorer sa retraite: sa campagne fut (comme on dit vulgairement) un coup d'épée dans l'eau: seulement, les paroles de l'Anglais lui permirent de chanter victoire; et Rodéric de Tolède, en faisant semblant d'y croire, agis-

sait en homme politique. Le fait est qu'Alfonse ne retira aucun avantage de cette campagne, et que les Anglais gardèrent leur autorité par toute la Gascogne.

Je suis entré dans ces détails, parce qu'il serait désirable que M. de Zarate parlât en historien perspicace, lorsqu'il publiera l'ouvrage inédit que vous annoncez.

253. (A M. Manterola, Avenida de la Libertad, 26. 12 janvier 1881.)

Vous ne m'avez pas demandé. cette année les Almanachs basques, imprimés à Bayonne; il y en a deux, comme l'an passé. Si vous en souhaitez, je suis en mesure de vous les envoyer.

Je ne sais si vos libraires de Saint-Sébastien ont adopté l'usage pratiqué par les nôtres. A cause de leurs relations avec leurs confrères des autres villes, ils procurent à leurs clients les ouvrages mis en vente dans n'importe quelle partie de la France. S'il en était de même chez vous, je vous serais très-obligé de charger un de vos libraires de rassembler les ouvrages suivants, que vous avez signalés dans *l'Euskal-Erria*.

- 1.º Calendario Vasco-Navarro.
- 2.º Los Euskaros, par D. Ladislao de Velasco.
- 3.º Origen de los Iberos, par D. Nicolas Soraluze.
- 4.º Real Sociedad Vascongada, par le même.
- 5.º Reglamentos e instrucciones para la administración de la provincia de Guipuscoa.
- 6.º Historia de la Imagen e Santuario de N. Sra. de Aranzazu, par D. Julian Pastor y Rodriguez.
- 7.º Pequeño Manual de D. J. M. Eguren.
- 8.º Los Vascongados, par D. Miguel Rodriguez.
- 9.º Diccionario histórico, etc., de Guipuscoa, par D. Pablo de Gorosabel.
- 10.º Guía histórica, etc., de Vizcaya, par D. Juan E. Delmas.
- 11.º Resumen descriptivo e histórico de Vizcaya, par D. Antonio de Trueba.
- 12.º El libro de Alava, par D. Ricardo Becerro de Bengoa.

Dès que vous me ferez connaître le total des prix de ces divers ouvrages, je m'empresserai de vous en faire parvenir le montant et en même temps celui de ma souscription à *l'Euskal-Erria*.

Cette année, il n'a paru en France qu'une petite brochure sur la langue basque: elle est de M. Blanc Saint-Hilaire; c'est court et sans grande portée. Cependant il se prépare des travaux sérieux,

qui demandent encore du temps, car il s'agit d'une étude comparative, conforme aux énormes progrès que la philologie a faites, dans ces dernières années, grâce aux recherches et aux méditations de Bopp, Schlegel, Lenormand, Rosny, Saulcy, Bréal et de tant d'autres linguistes.

Connaissez-vous les bulletins de la Propagation de la Foi, en langue basque? C'est une sorte de traduction libre, et parfois résumée, entreprise au Grand Séminaire de Bayonne. Les auteurs ont commencé sans étude linguistique préalable; mais ils ont fait des progrès sensibles en avançant; et comme ils s'attachent aux tournures vraiment basques, leurs récits promettent d'être instructifs pour tous ceux qui veulent connaître l'essence et l'économie de notre langue.

Vous, cher Monsieur, vous avez entrepris une œuvre méritoire qui manquait au pays. Je souhaite que ces braves Basques, qui se disent bons patriotes, vous entourent d'un dévouement pratique, et alors vous serez tous certains de servir utilement la cause d'Euskaria, notre mère.

Courage donc et persévérance!

**254.** (Au prince Louis-Lucien. 7 juin 1881.)

Je jette à la poste deux numéros de *l'Avenir* pour la collection basque de V. A.

J'ai souvenir de vous avoir procuré, il y a longs jours, une brochure française, publiée par notre évêque, sur le jubilé de 1826. Nous ne pûmes alors mettre la main sur sa traduction en basque. Je ne dirai pas que j'ai été plus heureux depuis le temps, parce que l'exemplaire basque que j'ai découvert est fort maltraité et incomplet. Toutefois, si vous n'avez pas ce petit ouvrage, il vaut mieux quelque chose que rien et, dans ce cas, je m'empresserai de vous envoyer cette pauvre trouvaille, que j'ai presque honte de vous offrir.

**255.** (A M. Antoine d'Abbadie. 7 juin 1881.)

En même temps que cette lettre, je jette à la poste deux numéros de *l'Avenir*, contenant des articles basques. Sortant de l'officine que vous connaissez, ces articles ne peuvent être composés que dans un mauvais esprit...

Je viens de me procurer un livre nouveau, à cause du nom basque que son auteur porte. Il est imprimé à Angers et publié à Paris, chez Charles Douniol et C<sup>ie</sup>, rue de Tournon, 29. Voici son titre: *Histoire de l'Introduction du Christianisme sur le continent russe et*

*Vie de S<sup>e</sup> Olga*, par L. d'Elissalde Castremont. Ne pourrait-on pas savoir qui est cet écrivain, inconnu de nous? Ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à obtenir son livre. *Le Monde*, qui l'avait annoncé sans indication d'adresse, n'a pu renseigner M. Victor Palmé; et à la fin, c'est un petit libraire du Réduit (de Bayonne) qui a réussi à me donner satisfaction.

256. (Au même. 30 novembre 1881.)

... Je ne saurais admettre que *Azpilkueta garaiko saroyaren beereko larrea* soit un seul mot. Il est reçu, dans l'écriture, de faire un seul mot de *Jauregiberri*, etc., tout comme, en français, de Châteauneuf. Mais on ne va pas au delà avec des mots déclinés à des cas divers.

Le substantif *saroya* m'embarrasse. Dans mon Dictionnaire basque, je trouve *zaro*, *zarho* et *saro*, synonymes tirés d'Oihénart, qui les traduit par *pré*. L'un des plénipotentiaires français chargés de la délimitation de notre frontière m'a envoyé, dans le temps, une liste de noms de lieux, dont il demandait l'explication. Dans le nombre se trouvait *Negu-zaro*, que je traduisis par *bergerie d'hiver*.

*Zaro* est encore en usage, au moins dans une partie de la Basse-Navarre. Parmi les chansons qui concoururent au prix de poésie que vous avez donné à Saint-Palais, il s'en trouvait une de l'abbé Bidart et le mot *zaro* y était employé. Il n'est sans doute pas très-répandu, car l'auteur crut devoir l'expliquer: il disait que le *zaro* est un pâturage parsemé d'étables à brebis. Je ne sais si *saroya* est une variante de *zaro* ou *saro*.

Feu M. Dop était un étymologiste absolument fantaisiste et je présume que le mot *arori*, qu'il vous a donné comme signifiant *perche* ou racine rouge, c. à d. *patience*, est un produit de son imagination. *Haga* ou *aga* (sans aspiration), signifie *perche*; *ahagoa* signifie *patience*. M. Dop faisait un rapprochement forcé de ces mots avec *gorri*, rouge...

Quant à *garrua*, dont l'indéfini est probablement *garro* ou *garru*, je n'en avais point connaissance. Ce n'est pas que le nom de lieu *Garro* ne m'ait pas préoccupé. Je trouve ce nom à Mendionde, Itxasou, Cambo. Les maisons qui le portent sont situées sur des escarpements plus ou moins prononcés.

Les questions historiques concernant notre pays ont rencontré (*rara avis*), un chercheur basque. C'est le curé d'Irissarry, l'abbé Haristoy. Je ne le connais encore que par ses lettres. Il a déjà préparé trois fascicules qu'il se propose de livrer à l'impression. Je l'ai

prié de ne le pas faire avant de venir passer quelques jours à Bayonne, où il pourra prendre connaissance de nombreux manuscrits originaux, que j'ai donnés en communication à M. Charles Bernadou, autre amateur, mais dont les études se restreignent je crois entre Bayonne et Biarritz.

En attendant que l'abbé Haristoy puisse saisir quelques jours de liberté, je lui ai envoyé, pour occuper ses intervalles de loisir, mes recherches sur la noblesse basque et divers documents y relatifs. Il s'attend bien à ce que son zèle soit critiqué par les paresseux; je l'engage à en rire et à marcher en avant. On ne saurait trop encourager les hommes d'étude et de travail.

**257.** (A M. de Bouillé à Colombie (Vienne), par Vivonne. 24 décembre 1881.)

C'est bien tardivement que je réponds à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois. Mon silence s'explique par une course que j'ai faite aux Pyrénées. Ma résidence habituelle est à Bayonne et la lettre de M. d'Abbadie me trouve à Bardos.

Après tout; mon absence n'a rien fait perdre à l'intérêt de votre travail. J'avais répondu point par point aux questions posées par M. d'Abbadie et pour y ajouter quelque chose il m'aurait fallu des éléments nouveaux.

Pour ce qui est des étymologies en général, je suis naturellement très-réservé devant le dévergondage d'idées que je vois émettre tous les jours, de vive voix et par écrit. Je ne m'aventure guère à donner mon opinion dans cette matière, à moins qu'on ne me la demande et alors je la dis simplement, sans prétendre l'imposer à personne.

**258.** (Au prince Louis-Lucien. 29 décembre 1881.)

Voici qu'une année nouvelle vient s'ouvrir devant nous: puis-elle démentir les pronostics fâcheux que chacun en tire...

Je mets à la poste les deux nouveaux Almanachs basques de Bayonne. Ils constituent toute notre actualité.

**259.** (A M. Antoine d'Abbadie. 24 février 1882.)

Je viens vous rendre des grâces infinies pour le don de votre Dictionnaire Amariñña. Je me promets de l'étudier avec soin.

Ah! mais il fallait un réfrigérant au plaisir que je recevais. Une heure après, j'accueillais un arrêté de M. Paul Bert, en date du 1<sup>er</sup> janvier (cadeau du jour de l'an), arrêté qui supprime l'indemnité littéraire en échange de laquelle j'avais brisé ma carrière administrative, au moment même où j'allais passer dans la classe des chefs

supérieurs, si bien que le Directeur et l'Inspecteur principal ne voulurent accéder à ma demande de retraite proportionnelle, qu'après des représentations et un temps d'arrêt dans l'envoi des pièces à Paris...

Tout en me transmettant tardivement mon cadeau du jour de l'an, M. Jules Ferry me demande certaines explications. Lui-même, dans son premier passage au ministère, avait réduit mon indemnité à 600 fr.

**260.** (Au comte de Charencey. 14 mai 1882.)

Au retour d'une promenade d'exploration à la frontière d'Espagne, je trouve sur ma table de travail votre bienveillante lettre du 4 de ce mois, avec les compléments de la collection des Actes de la Société philologique. Il vous a plu d'y ajouter vos récents écrits: *Les traditions relatives au Fils de la Vierge*, *les Signes de numérations en Maga* et *le Système de numération de peuples* de cette famille. J'en suis tout heureux...

J'y trouve le travail consciencieux et instructif. Voilà du sérieux... Je vous en suis, pour ma part, très-reconnaissant.

**261.** (Au prince Louis-Lucien. 28 juin 1882.)

Voilà bien des jours que V. A. n'a reçu de mes nouvelles. C'est qu'ici, depuis ce temps, tout est bien changé pour moi. J'ai plus vieilli depuis six mois que dans les dix ans qui ont précédé. Mes enfants se sont dispersés, mes filles mariées dans des maisons étrangères et je suis resté seul. Dès lors, le séjour de Bayonne m'a pesé et je me suis réfugié à Ciboure...

Les cahiers de la Société philologique m'apprennent que V. A. ne reste pas inactive. J'en ai une véritable joie, parce que j'y reconnais la manifestation de l'énergie vivifiante qui vous soutient...

**262.** (A M. Phil. de Arrese. 6 juillet 1882.)

Don Felipe adiskide maitea,

Dira bi urthe zurekin ez dudala hitzik egin; ez uste izan bada ahantzi zaituzkedala; geroztik enetzat goan dira asko egun beltz: andrea galdurik, umeak barrayaturik, neroni bakhar-bakharrik gelditu naiz, eta orhoitzapen ilhunak nituen lekhitik urrundu Ziburura: etorri naiz, deskantsu zerbait izan ustean. Bainan, deskantsu baten izateko, nahigabeen ahanzteko, gizonak behar du maite duken lanari berriz lothu. Zer nuen eskara baino maiteagorik?

Agertu da hemen gazeta berri bat (*Journal de Saint-Jean-de-Luz*); buruko du D. J. de Manterola, Donestiako Manterolaren iloba. Jaun hunekin aipatu dugu, berriz argitaratzea zure eresia

eder *Ama Euzkerari azken agurrak*; nahi ginduke ezarri, elkarri bekoz beko, Eskara, Española, Frantsesa eta Angelesa, goan dadin Europa guziko gizon argidunetara.

Berritan moldizkiratzen diren liburu guzietan, egiten dira gambioak, nori berari hobekien iduritzen zayon moldera. Hargatik nahi ginduke ikus dezazun zeronek zer gambio iduritzen zaitzun dela egin beharrik.

Huna zer markatu zinarautan lehenago gutun batetan:

1<sup>m</sup> estrofan: *goitu ezin du kendu eta ezarri eta nehegaz.*

— *atsotu zara amaitu, argaldu, makaldu.*

5<sup>en</sup> — *Errazoyaga; Egi-egiaz.*

8<sup>en</sup> — *Euskerari gorroto eta Euskerar itzik egin nai ez du.*

— *Auterestia zoruak Gogo ta asmo zoruak.*

1 6<sup>en</sup> — *Artu historia Urratu historia ta kondairak.*

1 9<sup>en</sup> — *Bete arruak Bete ibarrak.*

— *Agur Euskeldun ibarrak Agur Euskel-erri zarrak.*

Orai ikusi gambio horiek eta bertze zembait baduzunez buruan; zure berriak etorri arte, egonen gare begira.

Bainan niri etzait aski. Hemen ditut begien aintzinean, ondoan bidali nindarauzkidatzun 2<sup>en</sup>, 3<sup>en</sup> eta 4<sup>en</sup> zatiak, eta nahi nituzke guziak eman argitara. Hoyetan bada zerbait gambio egin beharrik. Eta zuk eskutan ditutzu oraino? Baldin hala bada, elkar didezaguke.

Hortan uzten zaitut amodiorekin, adiskide maitea; Jainkoak lagun bezazaita zure urhats guzietan.

263. (Au même. 8 août 1882.)

Don Felipe adiskide maitea,

Ustegabeko makurrik ez badugu izaten, esperantza handia daukat zure eresiak ateratuko direla mundura, orai arte erran darotzudanaz gainetik.

D'Abbadie jauna Parisen da eta gaztiatu diot ez nuela usterik, hemen imprimatuz, kantu hori nik nahi bezala hedatuko den; ezik Angelesera itzuliz, segur da joko duela Amerikara bai eta Indietara ere, baldin imprimatzen bada, nahiz Parisen, nahiz Londresen, leku urrun horietara liburuak igortzen dituzten gizonen arartekoz.

Bertzerik oraino. Hemen ez nuen ikusten apez anglicano bat baizik, Angelesera itzul zezakeenik zure lana, lan Katoliko erro-marra. Hortaz hitz bat erran diot d'Abbadie jaunari; eta d'Abbadie

jauna bera izanen da itzultzaile; badaki angelesa frantsesa bezain ongi.

Gatizarik iduriz erresena, orai da enetzat gaitzena. Eresia guzia itzuli dut frantsesera; nork itzuliko du españolera? Eresiak ere behar luke antolamendu zerbait. Hori laster eginen da, baldin zure gutunak ematen darotan esperantza, zu hemen ikustekoa, betetzen ahal bada.

Gutun hortan berean erakusten derautazun guraren komplitzeko, bidaltzen darotzut *Laborantpako liburua*. Lan hori berriz egitekoa balitz, har litzazke gambiamendu handiak; ezen azken urthe huntan laboranzako asmu hainitz onak egin dira eta egun oroz egiten.

**264.** (A M. Antoine d'Abbadie. 8 août 1882.)

A mon grand regret, je n'ai pu vous envoyer plus tôt l'avant-propos dont M. de Arrese a fait précéder son œuvre poétique. Cet avant-propos, je m'étais hâté de le traduire en français, et je priai un M. Manterola, neveu de celui de Saint-Sébastien, d'en faire une version espagnole. C'est un jeune homme qui parle très-bien le français; il s'occupe de la rédaction du *Journal de Saint-Jean-de-Luz*, que vous connaissez sans doute. Je n'ai obtenu qu'au bout de dix jours le petit travail que je sollicitais. Triste présage pour ce qui reste à faire.

Les Revues de Pampelune et de Saint-Sébastien n'ont traduit qu'un 6<sup>ème</sup> du poème. Je vois que, malgré toute ma bonne volonté, il me sera impossible de vous envoyer la version espagnole, avant votre départ pour les Antilles; d'autant que la chose devient plus laborieuse, par suite des corrections et changements faits par l'auteur lui-même. Enfin, je vais me démener de mon mieux pour arriver à bonne fin.

**265.** (Au même. Août 1882.)

Quand vous avez porté le Concours de poésie basque à Elizondo, vous avez donné aux provinces basques d'Espagne un élan merveilleux, dont elles ne se croyaient peut-être pas capables, dans l'affaissement qui avait suivi les derniers désastres.

La conciliation entre les partis se fait sur le terrain des fueros, conciliation sincère et enthousiaste; les principales villes entrent dans le mouvement; la nationalité basque relève la tête avec audace et défi...

M. Arrese a envoyé au récent Concours littéraire de Bilbao deux pièces brûlantes, pour lesquelles on lui a publiquement décerné une médaille d'or avec diplôme; on les imprime en ce moment...

Vous doutiez-vous, en allant à Elizondo, que vous alliez soulever quatre provinces frappées d'état de siège?

J'ai reçu de M. Arrese le manuscrit de ses deux dernières pièces. Je me suis hâté de les traduire, parce que je l'attends lui-même. Il passera ici plusieurs jours et j'aime à croire que, de nos communications, il résultera quelque avantage à divers points de vue.

*Dieu et Fuegos* est le titre d'une de ces compositions; c'est l'esprit qui règne dans toutes, sans exception,

**266.** (A M. Octave Lacroix. 15 novembre 1882.)

Un numéro de *l'Echo des villes d'eaux* est venu me causer une agréable surprise; j'ai compris sans peine à qui je devais cette attention, en voyant le nom du signataire de la poésie *Beti chuchen*: Ah; mais le morceau est charmant, j'y vois le coup d'aile de la Sylphide qui frôle les fleurs sans les froisser. Ce serait grand dommage que cette poésie si fine et si délicate restât égarée dans une feuille, peu connue en notre pays. Je viens vous prier en grâce de vouloir bien m'autoriser à en faire part à nos Revues basques, afin qu'elle y brille à présent et toujours...

Je reçois, Monsieur, comme un encouragement à mieux faire, votre trop bienveillante appréciation au sujet de mon Etude sur notre déclinaison. J'ai écrit cet opuscule sous l'impression pénible que me causaient nos grammatistes, qui se copient les uns les autres, sans rien améliorer et sans rien approfondir. Je n'avais d'autres prétentions que celle d'ouvrir une voie nouvelle aux Euscarologues qui s'occuperont désormais de notre vieille langue.

Mon écrit, trop condensé, trop bref, n'est pas d'une lecture facile, je le sais. J'ai eu tort de penser qu'un plus long développement n'était pas nécessaire, pour démontrer des faits certains. Le jour viendra peut-être que je remplirai la lacune par l'examen de la déclinaison et par celui du verbe. Toute notre grammaire est là

**267.** (Au prince Louis-Lucien. 28 novembre 1882.)

A la réception de la lettre de V. A., j'ai fait une sortie et ma première rencontre a été celle d'une vieille cascarote, qui emplissait son chaudron à un petit courant d'eau de pluie. Pour la faire parler, je lui dis en basque: «Votre eau n'est pas fort claire. —*Bai baña ur berria da, ez da zaharra*»m, a-t-elle répondu. Elle voulait dire que ce n'était pas une eau croupissante. En prononçant les mots, loin de grasseyer, elle serrait les *rr* comme peu de personnes peuvent le faire.

J'ai ensuite parlé avec d'autres personnes, cascarotes et non

cascarotes. Elles avaient une prononciation commune à toutes. Je n'ai trouvé d'autre différence si ce n'est que les cascarotes *chantonnent* infiniment plus que les vraies Cibouriennes.

Parmi les enfants des deux races, un grassement plus ou moins accentué n'est pas rare. Pourtant, pour bien aller au fond des choses, je me propose d'assister à une enchère de poissons, là où nos cascarotes déploient toute leur éloquence. Malheureusement, il y a longs jours que la mer nous refuse son tribut de poisson, mais il faut espérer que ce temps en amènera un autre.

**268.** (Au même. 3 janvier 1883.)

... Je ne peux envoyer à V. A. aucune nouveauté en fait de langue basque, si ce n'est le petit Almanach d'Etcheberry. Lespès n'a pas publié d'Almanach républicain-. Il n'y a pas lieu de le regretter.

Savez-vous, M<sup>gr</sup>, que je n'ai pu encore assister à un concours de poissonnières cascarotes? Pauvres malheureuses femmes et pauvres maris, ils n'ont rien fait depuis le 15 août. Une mer toujours agitée...

Après avoir traduit en français les poésies patriotiques de M. Arrese, j'ai poussé de toutes mes forces à leur réunion en un recueil qui serait publié en basque, en français, en castillan et en anglais, et répandu partout où ces langues sont parlées, c'est à dire dans le monde entier.

Ce projet a été goûté par M. d'Abbadie, qui a offert de faire la traduction anglaise, et j'espérais qu'à son retour de Haïti, je pourrais lui présenter les autres traductions.

Cependant, je ne reçois encore rien d'Espagne et je vais exciter le patriotisme de nos Basques d'outre-monts.

**269.** (A M. Manterola, 3 janvier 1883.)

Voici bien des jours que je me propose de vous écrire, sans avoir un moment tranquille pour le faire. Après bien des agitations, je suis rentré dans le calme et je me hâte d'en profiter pour vous demander des nouvelles de M. Arrese. Est-il encore à Saint-Sébastien, et où en est la traduction castillane de sa poésie? Je m'attends à apprendre, d'un instant à l'autre, le retour de M. d'Abbadie de l'île de Haïti, et il serait bien malheureux que nous ne soyons pas en mesure de lui présenter ce travail à son arrivée.

Ce ne sont pas les occupations qui lui manquent, et il faut tout son patriotisme pour qu'il entreprenne ce nouvel ouvrage. Non seulement M. d'Abbadie écrit en anglais, aussi bien que les meilleurs littérateurs de la Grande Bretagne, mais il est l'homme unique pour

la diffusion de nos poésies dans le monde, par ses relations avec les libraires et les savants d'Europe et d'Amérique. Si notre froideur le dégoûtait d'un travail qui ne lui offre que des peines, le mal serait irréparable.

Je me propose de VOUS envoyer prochainement la relation extrêmement curieuse d'une visite au mont Aya par le savant Tholacker, qui faillit y laisser la vie. C'est dramatique et tentant pour les étrangers qui fréquentent votre station balnéaire...

**270.** (A M. Campion. 3 janvier 1883.)

Voici de longs jours que je n'ai pas de vos nouvelles, ni vous des miennes; il est temps que cela change. Je me suis trouvé au milieu d'affaires embrouillées et fort désagréables, qui ne me laissaient pas de liberté d'esprit et m'obligeaient à des absences répétées...

Et vous, mon cher M. Campion, vos vœux sont-ils réalisés? C'est ce que je souhaite de bon cœur, car ici la personne que vous connaissez a laissé les meilleurs souvenirs et l'expression qui m'en a été donnée est certes bien sincère et désintéressée.

J'ai à vous parler aussi de la Revista que je reçois toujours grâce à votre obligeance...

**271.** (A M. Antoine d'Abbadie. 7 mars 1883.)

C'est bien tardivement que je reçois l'assurance de votre retour en Europe. Vous avez bravé la fièvre jaune; je n'en suis pas surpris; vous vous jouez depuis longtemps des poisons de cette sorte. Mais que dire de M.<sup>me</sup> d'Abbadie, qui les brave si bénévolement!...

Depuis votre départ, les deux Revues de Pampelune et de Saint-Sébastien font assaut de-langue basque avec le *Journal de Saint-Jean-de-Luz*. A part leurs articles, nous n'avons eu ici qu'une chanson anti-républicaine et l'Almanach de Lasserre. Lespès a renoncé à publier le sien.

L'union des Basques d'Espagne s'est faite sur le terrain des fueros. Arrese, le magnifique auteur de cet accord, est venu ici deux fois. Il reviendra de nouveau à votre retour au pays. Ses compositions sont traduites en français et en espagnol. Cependant quelques légers changements de détail sont encore désirables; je vais lui renvoyer les pièces à Ochandiano. Il se propose d'aller à Vitoria, pour le faire retoucher par un bon littérateur castillan.

Il est bon que la révision passe par une seconde main. L'unité d'esprit et de genre y gagnera, vu que les traductions actuelles ne sont pas toutes d'un seul auteur.

**272.** (Au comte de Charencey. 23 mars 1883.)

J'avoue que je n'ai pas été heureux quand j'ai cherché à vous rencontrer à Saint-Jean-de-Luz...

Ci-joint la note sur ce qui manque à ma collection des Actes de la Société philologique.

**273.** (Au prince Louis-Lucien. 3 avril 1883.)

Je suis extrêmement mortifié de ce qui vient de m'arriver. M. Dasconaguerre avait fondé à St.-Jean-de-Luz un journal à l'usage des baigneurs et des étrangers qui viennent passer ici l'hiver. J'ai ignoré longtemps l'existence de cette petite feuille et, quand j'en ai eu connaissance, je n'ai pas douté qu'on n'en ait pas fait l'envoi à V. A. Il n'en était rien. Aujourd'hui, il est impossible d'en avoir la collection entière. Les articles basques qui y abondent sont cause que les étrangers ont épuisé bien des numéros. Quoi qu'il en soit, je ferai réunir ceux qui restent encore, afin de vous les envoyer.

Décidément, il faut mettre de côté le renseignement de M. Campion sur le prétendu grasseiement des Cascarots; il n'en reste pas trace. Cette population est tout à fait dénationalisée par le croisement de races. Les troupes françaises ont fait ici des séjours longs et multipliés, depuis les guerres de la première république; elles ont toujours eu des liaisons avec les femmes, et je ne pense pas qu'à cette heure il existe une seule famille de pur sang bohémien. J'ai particulièrement recherché les hommes et les femmes qui semblaient s'éloigner le plus du type basque. Ils ont tous notre accent.

Je désirerais, M<sup>gr</sup>, connaître le chiffre de pagination des feuillets enlevés à l'exemplaire que vous possédez des poésies de Haraneder de Sare. L'abbé Maurice Harriet, de Halsou, s'est procuré un exemplaire complet de cet ouvrage. Il ne faut pas espérer de l'obtenir. Mais au moins puis-je croire qu'il me sera permis de copier les pages qui vous manquent.

**274.** (Au même. 9 avril 1883.)

J'ai rassemblé tout ce que j'ai pu des numéros dépareillés du Journal de Saint-Jean-de-Luz, et, au moyen de ceux que j'ai reçus moi-même, j'ai réussi à former une collection complète à partir de juin dernier. Désormais tout ira régulièrement.

Dans ma lettre du 3, le nom de Haraneder (lapsus calami) s'est glissé au lieu de celui de Harismendy. Je prie V. A. de vouloir bien accepter mes excuses.

Quel méchant imprimeur que ce Lasserre! Je ne sais si je pourrai obtenir une épreuve des articles basques, avant l'impression du

journal. Je vais essayer. Vous remarquerez aussi les défauts des textes. Il ne suffit pas d'être né basque pour écrire correctement la langue, il faut pour cela de l'étude, de l'exercice. La plupart de ces articles sont œuvres d'apprentis.

**275.** (Au même. 23 mai 1883.)

... Vous avez peut-être remarqué, M<sup>gr</sup>, qu'on a suscité un concurrent au *Journal de Saint-Jean-de-Luz*... Jusqu'à présent on n'y parle pas basque.

Vous a-t-on fait part de la création d'une *Revue des Basses-Pyrénées* et des *Landes*, fondée à Paris par un groupe de littérateurs Basques et Gascons? Elle est arrivée à sa 5<sup>e</sup> livraison. On y trouve une dizaine de textes gascons et seulement deux poésies basques. Je joins à ma lettre le prospectus qui m'a été adressé à moi-même il y a quelque temps.

J'ai envoyé au gérant du *Journal de Saint-Jean-de-Luz* votre souscription...

**276.** (A M. Antoine d'Abbadie. 25 mai 1883.)

... M. Arrese doit être bien surpris de ne pas recevoir de mes nouvelles. Je vais m'occuper de lui sans retard.

Je vous suis infiniment obligé de l'intérêt que vous voulez bien prendre à mon Dictionnaire; j'y ajoute chaque jour quelque chose. Savez-vous que l'abbé Harriet en prépare un autre? Il y a un an, il vint me trouver, un peu découragé par l'immensité du travail; il me proposa de fondre son effort avec le mien. C'était pour moi un mauvais moment. J'avais plus d'une affaire désagréable sur les bras, et de dégoût je me disposais à quitter Bayonne.

Si cet été je me détermine à aller passer quelques jours à Halsou, je verrai ce que l'abbé a fait. Cette excursion me sourit d'autant plus que je trouverai là un exemplaire complet. de la traduction de l'Office de la S<sup>te</sup> Vierge par Harismendi, vicaire d'Axular à Sare. Vous en avez une copie manuscrite incomplète et je sais les pages qui vous manquent; elles sont nombreuses. Peut-être bien que je pourrai remplir ces lacunes.

**277.** (Au même. 29 mai 1883.)

(Note accompagnant la lettre suivante.)

Un avocat de Lectoure, M. J.-F. Bladé, a publié une brochure in 8.<sup>o</sup> de 60 pages (Auch, chez Foix, 1866), sous le titre de *Dissertation sur les chants héroïques des Basques*. Le but de l'auteur est de prouver que les plus vieilles poésies basques sont apocryphes.

Je ne parlerai ici que des deux pièces qui présentent un intérêt

historique important: Le chant des Cantabres, publié pour la première fois par G. de Humboldt, en 1817, dans le *Supplément au Mithridates* d'Adelung et Vaten; —et du *Chant d'Altabiscar*, que M. Garay de Monglave a inséré, en 1834, dans le *Journal de l'Institut historique* (I, 176).

Le chevalier Du Mège avait déjà agité ces deux questions dans ses *Notes et Additions* à la 2<sup>e</sup> édition de *l'Histoire générale du Languedoc*, de dom Claude de Vic et dom Vaissette.

M. Du Mège se prononce, comme Bladé, contre l'authenticité de ces chants. Mais leur argumentation repose sur des présomptions, hypothèses en l'air, dépourvues de fondements. Je ne m'arrêterai pas à le démontrer, ce serait peine inutile. Et pourtant, il convient de faire le jour sur ces pièces, que plusieurs auteurs sérieux français et étrangers ont reçus de confiance.

Les jeunes Basques, et notamment les élèves des Universités, les étudiants en droit et en médecine, faisant leur cours à Paris, aiment à chanter en chœur, pour le plaisir de former des accords, un air accommodé sur les noms de nombre basques, un, deux, *trois*, etc., jusqu'à *vingt*, rebroussant ensuite de *vingt* à *un*. M. de Monglave fréquentait ses compatriotes; il était bayonnais.

Cet air, ce souvenir attrayant du pays, loin du pays, lui inspira l'idée du *Chant d'Altabiscar*. Il le composa en français. Un de mes cousins, Louis Duhalde, d'Espelette, qui donnait alors des répétitions aux jeunes gens étudiant à Paris pour entrer à l'école polytechnique, traduisit en basque l'œuvre de M. de Monglave. Louis Duhalde ne s'était jamais occupé de sa langue maternelle; il n'en savait que ce qu'il avait appris dans l'enfance; aussi sa version trahit-elle une main inexperte. Il a traduit simplement en prose, sans mesure et sans rime; le morceau ne peut être que récité; on chante seulement la nomenclature *un, deux, trois*, etc., sur un air qui n'a certes rien de guerrier.

Ai-je besoin d'ajouter que les prétendues copies à variantes, conservées dans la montagne, n'ont jamais existé? Une simple réflexion suffit à faire comprendre que si un chant peut se conserver par tradition orale, le récitatif imitant un chant du siècle de Charlemagne n'aurait pas eu de lendemain. M. Duhalde lui-même a bien ri, avec moi, de la méprise de tant d'écrivains.

*Chant des Cantabres.* Pour en contester l'authenticité, MM. Bladé et Du Mège n'ont su alléguer aucun motif ni linguistique ni historique. Je n'ai pas à me rendre garant de cette authenticité; mais

je peux assurer qu'il existait, il y a près de trois siècles et demi, quelque chose d'analogue au Chant des Cantabres, si ce n'était ce chant même.

Bernard d'Etchepare, auteur du premier livre qui ait été imprimé en langue basque (F. Morpain, Bordeaux, 1545), a donné pour corollaire à son ouvrage quatre strophes destinées à être chantées dans les danses nationales. En voici le refrain:

*Eta lelori bailelo çaray leloa  
Heuscara da campora eta goacen oro dançara.*

Et gloire, oui gloire, gloire à Çara, le Basque a fait son apparition dans le monde et courons tous à la danse.

Dans l'original, la ponctuation manque; les fautes typographiques abondent; deux mots sont souvent réunis en un ou bien coupés par la moitié. C'était un temps voisin de l'invention de l'imprimerie.

Rapprochons de ce texte les premiers mots du *Chant des Cantabres*:

*Lelo! il Lelo!  
Lelo! il Lelo!  
Lelo! Zarac  
Il Lelo!*

Voici le sens qu'on a attribué à cette strophe: «Lelo! Lelo est mort! o Lelo! Zara a tué Lelo!»

La transcription est-elle exacte? Et ces points d'admiration existaient-ils sur l'original? J'opinerais pour la négative. On voit qu'ici le mot *lelo* a été pris pour un nom propre. Pourtant, ce substantif existe dans la langue avec le sens de *renom* et aussi de *rumeur publique*: *lelo tzarreko gizona*, homme mal famé, de mauvaise réputation; *lelo tzar bat atheratu da*, une rumeur fâcheuse a transpiré.

Bernard d'Etchepare vient nous éclairer de nouveau. Dans une pièce intitulée *Demande d'un baiser*, l'amant heureux triomphe en s'écriant:

*Eta lelori bay lelo pota franco vercia vego.* Et triomphe! Oui triomphe! beaucoup de baisers! silence sur le reste.

Et maintenant, quelle conclusion tirer de cette étude? Il n'est pas téméraire de penser qu'un chant célébrant la gloire de Zara n'avait pas entièrement disparu de la mémoire de nos pères, il y a trois cents ans.

L'introduction de plusieurs néologismes dans le texte biscayen publié par Humboldt ne prouve rien contre son antiquité. En tout

pays, les chants populaires, transmis oralement de père en fils, subissent le même sort; ils abondent en variantes et les mots nouveaux viennent prendre la place de ceux qui sont tombés en désuétude.

**278.** (A M. Antoine d'Abbadie. 30 mai 1883.)

Voici la note que vous désirez sur le *Chant d'Altabiscar*. Je vous la livre pour que vous en fassiez l'usage qu'il vous conviendra. J'ai été amené par l'occasion à parler aussi du *Chant des Cantabres*, publié par G. de Humboldt.

L'appui indirect prêté à cette pièce par le vieil Etchepare est un fait assez curieux pour mériter d'être connu des hommes qui attachent du prix aux littératures anciennes.

**J.-B. DARANATZ**

(A suivre.)

## Correspondance du Capitaine Duvoisin

---

(SUITE ET FIN <sup>(1)</sup>)

---

**279.** (Au même. 31 mai 1883.)

Je ne sais s'il n'y aurait pas quelque malentendu au sujet du Concours de poésie. *L'Euskal-Erri'a* du 10 avril (p. 323) a dit que vous avez chargé M. V. de Arana de l'organisation du Concours et du choix de la localité où il aurait lieu. En conséquence, M. Arana aurait fixé la date du 16 juillet et choisi Marquina. Cette Revue ajoutait que le programme ne tarderait pas à être publié, et que les pièces devaient être adressées à Bilbao, au nom de M. Arana.

Je n'entendais plus parler de rien quand votre lettre du 29 avril m'a appris que les prix se donneront à Marquina, le 15 ou le 16 septembre.

Nous n'avons eu occasion de juger qu'une ou deux fois les pièces venues d'Espagne. Il est juste de laisser encore ce soin à ces Messieurs. Ils sont infiniment plus aptes que nous à s'en acquitter, d'autant qu'ils n'auront pas à apprécier des pièces françaises; j'en suis à peu près certain. Cependant il convient d'annoncer le Concours dans le *Courrier de Bayonne*; mais, pour cela, il faudrait connaître le programme qui est ou qui sera publié.

**280.** (Au comte de Charencey. 1<sup>er</sup> juillet 1883.)

Ecrit au comte de Charencey que j'avais réclamé le 10<sup>e</sup> tome des *Actes* de la Société *philologique* quand j'ignorais que le *Dictionnaire Amariñño* de M. d'Abbadie constituait ce volume, qui du reste (ce Dictionnaire) m'était parvenu en son temps et qu'il ne devait plus en être question.

**281.** (Au même. 4 juillet 1883.)

C'est avec reconnaissance que je reçois la Carte de souvenir mortuaire de M<sup>me</sup> votre mère...

---

(I) XIX, 58, 280, 425, 449.— X X, 152,— XXI, 70, 334.— XXII, 44.

**282.** (Au prince Louis-Lucien. 7 juillet 1883.)

Une sorte de rechute dans mon indisposition m'avait empêché tout d'abord d'écrire à M. Paul Labrouche pour le prier d'adresser à V. A. les deux livraisons de la *Revue des Pyrénées et des Landes*, contenant des chants basques. J'ai reçu l'assurance qu'il se conformera à votre désir et qu'il fera de même à l'avenir pour toute autre livraison propre à intéresser votre Bibliothèque basque..,

**283.** (A M. Paul Labrouche, 53, rue de Vaugirard, Paris. 7 juillet 1883.)

C'est bien tardivement que j'ai correspondu au désir manifesté par le prince Louis-Lucien, en vous priant de joindre à sa belle collection de textes basques ceux que vous aviez déjà publiés. Si j'ai attendu si longtemps, c'est que j'étais empêché..

Mes très sincères remerciements pour la bonne volonté avec laquelle vous avez bien voulu accéder à ma prière, en envoyant au prince les livraisons qu'il souhaitait..

**284.** (A M. Phil. de Arrese. 9 juillet 1883.)

Don Felipe de Arrese, ene adiskideari, agur.

Etzare naski harritu gabe, humbertze dembora huntan ene berririk ez izanez. Etzinen bada harrituko hemen izan bazine eta ikusi baninduzu ohean etzana, hatsa baizik gabe. Asko ziren uste zutenak eneak egin zuela. Bainan nik ez izanik ere holako usterik, argalaren argalez eman ditut bi hilabete ohean sukarrarekin eta zure lanak bazterrerat egotu dire. Orai abiatzen naiz indar zerbaiten hartzen, eta esperantza dut, lana ez izanik ere oraino csoa, parte bat bederen laster igorriko darotzudala.

Desiratzen darotzudalarik osagarri bat nerea baino hobea, gelditzen naiz bethi zure adiskide on.

**285.** (Au prince Louis-Lucien. 15 juillet 1883.)

V. A. ne doit pas s'étonner de ne plus recevoir le *Journal de Saint-Jean-de-Luz*. Il a cessé de paraître. Mais on m'assure que sous peu nous aurons une autre feuille. Celle-ci sera politique. Elle contiendra nécessairement des articles basques, puisqu'elle doit s'adresser au suffrage universel de tout le Labourd..

**286.** (Au même. 29 juillet 1883.)

Je viens de recevoir la lettre de V. A. du 27 c'. J'espère que le prochain courrier m'apportera la brochure que vous voulez bien m'envoyer. J'ai hâte de vous remercier de votre bon souvenir.

Le promoteur du *Pays Basque* m'avait demandé ma collabo-

ration pour fournir des entrefilets basques; le journal étant hebdomadaire, et destiné à la lutte, n'a pas de place pour le reste.

Aujourd'hui, je suis dispensé de ma besogne, pour avoir trouvé un *mot de trop* (c'était bien modeste) dans la profession de foi du rédacteur... catholique et duelliste...

V. A. ne me marque pas qu'on lui ait adressé la *Revue* de St.-Jean-de-Luz, qui succède au *Journal* de St.-Jean-de-Luz. Le nouveau venu s'interdit la politique. Votre, article ne lui déplaira pas. Au reste, je vais faire de mon mieux. Mais j'ai bien peu d'espoir de trouver des exemplaires N.º 4 du *Nouvelliste*...

**287.** (Au même. 8 août 1883.)

Je suis arrivé à temps au dépôt du journal *la Nivelle*, pour trouver des numéros invendus, destinés à l'épicier. J'espère que V. A. aura déjà reçu 7 exemplaires... M. Dasconaguerre a dû vous adresser les numéros de la *Revue* de St.-Jean-de-Luz, qui ont paru jusqu'à ce jour. Le prochain n.º de ce journal portera votre réponse à la *Nivelle*.

Avez-vous connaissance d'un opuscule de M. Vinson, *Les Basques et le Pays Basque*? Il va sans dire que l'auteur y a réservé un chapitre à notre langue. Si V. A. n'a pas ce petit livre, j'en ferai mettre un exemplaire à la poste.

M. Léonce Goyhetche avait écrit en 1856 une monographie de St.-Jean-de-Luz. Il vient de rééditer son travail, avec un appendice où l'on trouve un Mémoire sur la découverte de Terre-Neuve, antérieure aux découvertes de Christophe Colomb. On n'y a pas inséré des textes basques (non plus que dans le corps de l'ouvrage), mais seulement quelques étymologies de noms de lieux, donnés par nos marins.

M. Bascle de Lagrèze a publié à Pau un livre qui porte, je crois, pour titre: *la Navarre*. J'en recevrai bientôt un exemplaire et, s'il s'y trouve quelque chose qui intéresse la linguistique, je m'empresserai de vous envoyer cet ouvrage.

V. A. n'a reçu que deux numéros de la *Revue des Pyrénées et des Landes*, les seuls qui portent des textes basques. Il y aura, je présume, des morceaux gascons ou béarnais dans la plupart des numéros. Si vous les désirez, je devrai en faire la demande.

**288.** (Au même. 13 août 1883.)

J'écris à l'instant à Bayonne pour qu'un exemplaire de chacun des ouvrages récemment publiés par MM. Goyhetche et Vinson vous soit envoyé directement. J'ignore l'adresse de ce dernier à Paris.

Je m'en informerai. En tout cas, son éditeur, Léopold Cerf (13, rue de Médecis) pourrait lui transmettre les communications de V. A.

Je ne possède pas encore le livre de M. B. de Lagrèze, mais oui bien la brochure anglaise que vous avez bien voulu m'envoyer...

J'écris à M. Dasconaguerre pour lui demander 7 exemplaires du n.º de la *Revue* de St.-Jean-de-Luz, contenant la réponse à M. Daricarrère.

**289.** (A M. Antoine d'Abbadie. 24 août 1883.)

Vous recevrez, en même temps que cette lettre, un paquet renfermant les poésies qui ont été adressées à M. Lamaignère, pour le concours de la présente année. Elles sont presque toutes guipuscoanes et biscayennes. Les juges de Marquina les compareront aux pièces qui leur sont parvenues.

Le bon abbé Inchauspe, au milieu de ses nombreuses occupations, a eu l'inadvertance d'ouvrir les plis cachetés qui renferment les noms d'auteurs. C'est contrariant, mais qu'y faire?

**290.** (Au même. 26 août 1883.)

J'ignorais qu'il avait été recommandé d'envoyer à Bayonne les pièces du concours de poésie basque, dont je ne connais pas le programme.

Les Biscayens donnent plusieurs prix; il leur appartient aussi d'en juger, d'autant que notre connaissance imparfaite des dialectes vascongades nous exposerait à commettre plus d'une erreur de classification.

Mon opinion est conforme à celle de M. Inchauspe. Voici sa lettre relative au premier envoi de pièces.

Mais, quand il y a des prix divers, vouloir ranger par ordre de mérite la série des concurrents, et cela devant des personnes plus compétentes que nous, l'entreprise serait trop scabreuse.

**291.** (Au prince Louis-Lucien. Août 1883.)

Ce n'est pas sans quelque peine que je suis parvenu à avoir un exemplaire de *La Navarre française* par M. de Lagrèze (2 vol. in-8.º), dont j'ignore encore le prix.

La question de linguistique basque y est traitée brièvement et d'une manière peu satisfaisante. Je ne me suis jamais aperçu que V. A. ait placé *le berceau de l'Euskara* dans le Nord, chez les Finnois (p. 26). Cette assertion est répétée plus loin...

**292.** (A M. Antoine d'Abbadie. 3 septembre 1883.)

... Je viens de donner du travail au Prince. M. Bascle de Lagrèze a prétendu, dans son récent ouvrage *La Navarre française*, que les

auteurs cherchent notre origine, les uns en Syrie, d'autres dans la Haute Asie, d'autres en Afrique, et enfin, le Prince, dans le Nord, en Finlande, ce dont, pour ma part, je ne me suis jamais aperçu..

Je ne me suis pas facilement procuré cette publication, qui ne se trouve ni à Bayonne, ni même à Pau, ce qui est surprenant. Jérôme, le libraire du Réduit, a fini par la dénicher quelque part à Paris.

Deux volumes in-8.<sup>o</sup> pour soulever cent questions, sans en résoudre aucune. La partie intéressante concerne les divers fors basques de France et d'Espagne. Voilà un travail qui annonce beaucoup de recherches et qui néanmoins ne conduira pas l'auteur à l'Académie des Inscriptions, pas même à l'Académie française.

**293.** (Au prince Louis-Lucien. 3 novembre 1883.)

La *Revue* de St.-Jean-de-Luz du 29 octobre a fait un bien bel éloge de M. Vinson, et demande pour lui une chaire publique de basque. Pauvre Vinson, il était réduit à se louer lui-même.

A l'occasion de cet article, l'on m'a appris qu'il vient de publier à Paris un petit livre, qui lui aurait coûté beaucoup de veilles et d'immenses recherches, bien qu'en définitive il ne fait guère que l'histoire des pièces déjà publiées par autrui. J'ai demandé ce livre à Bayonne, il ne se trouve chez aucun libraire. Pourquoi? il n'y est question que de nous.

Mais une chose stupéfiante dans l'affaire, c'est que l'éloge de M. Vinson et la demande de chaire publique, partent probablement de Vinson lui-même. A-t-on reconnu son insuffisance pour l'hindoustani, et voudrait-il quelque chose en échange?...

Professeur à Paris, il fait régulièrement des tournées d'officier des Eaux et forêts dans notre pays, et émarge allègrement à deux budgets! Dans une chaire de basque à Bayonne ou à Pau, il parlerait sans contrôle.

Quoi qu'il en soit, le ballon d'essai a été lancé, et il n'y est certainement pas étranger, car la *Revue* de St.-Jean-de-Luz attribue l'article élogieux à l'auteur des *Echos du Pas-de-Roland*, et c'est avec le concours actif de Vinson que M. Dasconaguerre travaille ses trois livres. Dès lors, il n'est pas téméraire de présumer que Vinson loue Vinson, à très bon droit...

J'adresse à V. A. deux numéros de *la Nivelle*...

**294.** (A M. Antoine d'Abbadie. 3 novembre 1885.)

... Vous avez dû remarquer la demande de chaire publique basque faite par la *Revue* de St.-Jean-de-Luz pour M. Vinson, avec pompeux éloge d'icelui.

Le ballon d'essai a été lancé par l'auteur des *Echos du Pas-de-Roland*, lisez: Dasconaguerre. Or, Vinson a collaboré activement à ce piètre livre qui est (permettez le mot) une blague des moins réussies, comme les autres productions sorties de la même officine... Bon cumulard... professeur... officier des Eaux et forêts... euskarologue...

Tout ceci à propos d'un petit livre qu'il aurait récemment publié à Paris. Il s'y loue énormément, paraît-il, et ne remplit guère ses pages que de copies faites sur les pièces publiées depuis assez longtemps par divers auteurs. Il y a mis aussi de la musique bonne ou mauvaise, tirée, la plupart du temps, des notes laissées en mourant par le notaire Dihins. Dieu nous préserve donc de la chaire de basque!

**295.** (Au prince Louis-Lucien. 14 novembre 1883.)

Je ne me doutais pas que l'on avait interrompu l'envoi des journaux St. Jean de Luziens à l'adresse de V. A.... Jamais on n'a rien imprimé en un basque aussi déplorable, j'en suis honteux pour mon pays.

Quant au journal de M. Juglar, je pense qu'on le continuera d'une façon ou de l'autre jusqu'après les élections...

**296.** (A M. Labrouche, à Paris. 5 mars 1884.)

... Je vois que vous êtes plus ou moins sûr d'avoir des articles basques pour votre Revue littéraire. Je peux venir à votre secours. Je songe actuellement faire imprimer, à 50 exemplaires numérotés, huit légendes basques, avec traduction française, recueillies pendant nos pérégrinations douanières dans la Basse Navarre. Mon intention était de les donner aux braves Biscayens qui nous ont fait toutes sortes d'honneurs et de bon accueil aux fêtes de Marquina, et aussi à quelques amis cis-pyrénéens. Si vous désirez la primeur de ce travail, je m'y prêterai volontiers. Pourrez-vous obtenir de votre imprimerie un tirage à part de 50 exemplaires?... Je répondrai des frais...

Mais voici un point, essentiel à mes yeux. Tous les imprimés. basques sont déparés par une multitude de fautes typographiques. A cet égard, j'ai eu infiniment moins de peine du côté des Anglais qui ont imprimé la Bible labourdine. A cause de l'insouciance et de l'inattention de nos imprimeurs, je tiendrais à corriger moi-même les épreuves...

**297.** (Au prince Louis-Lucien. 5 mars 1884.)

... M. Labrouche, de Paris, m'a écrit au sujet de ses envois de

la *Revue des Basses-Pyrénées* et des Landes, contenant des textes basques. Il se promet d'en donner désormais à chaque numéro de la partie littéraire, et dès lors un abonnement à cette partie de la Revue serait moins onéreux qu'un achat au numéro.

Afin de faciliter son projet, je lui ai offert la primeur de huit légendes, qui forment un ensemble intéressant, légendes recueillies à Baïgorry il y a bien longtemps et que je laissais dormir dans mes paperasses. Je ne sais si l'offre lui agréera, attendu que je veux 50 exemplaires distincts pour mes amis et j'en offre le prix... Je profite de cette occasion pour adresser à V. A. un numéro de *la Nivelle*, qui contient du basque. Il y a eu quelques autres entrefilets basques dans ce pauvre journal. On me les refuse impitoyablement.

Je joins à l'envoi l'Almanach basque de Lasserre et un curieux spécimen de traduction basque de don Quichotte. Un colonel basque, christino, enthousiaste de l'œuvre de Cervantès, voulait la faire traduire en entier, quand un mouvement révolutionnaire le fit partir avec son régiment pour la Catalogne. En est-il revenu? je ne sais. Quoi qu'il en soit, j'adresse à V. A. le spécimen dont je ne connais pas l'auteur. Il sera peut-être le seul qui existera, car ici tout se perd avec une facilité incroyable. Ce spécimen a déjà au moins dix ans de date.

**298.** (A M. Laborde, au Boucau. 31 mars 1884.)

Je suis mortifié de vous avoir causé quelque émotion pour bien peu de chose. Vous allez jusqu'à parler de serment devant un juge, ce qui vous aurait valu des frais, sans bénéfice possible. Une pareille solution est-elle digne de vous ni de moi? En vérité, non. Il y a juste 52 ans que nous nous connaissons, ce qui signifie que l'âge des fantaisies est passé pour nous.

Dans les papiers que vous réclamez, il n'y a d'originaux que les élucubrations de Reynaud, et ils ne sont bons à rien. La copie de Veillet n'est pas soignée et il y en a d'autres mieux faites. Telle quelle pourtant, elle peut servir aux comparaisons entre les textes. Une copie de Compaigne, dont vous ne parlez pas, est aussi là. Mais Compaigne est imprimé depuis des années.

Ces papiers dormaient dans une caisse avec des pièces, originales celles-ci, qui venaient de deux syndics du Labourd, et que je n'utilisais pas. Ayant eu occasion de les communiquer à M. Charles Bernadou, tout ce qui se trouvait dans la caisse est parti à la fois.

Bref, j'irai sous peu à Bayonne et je prierai M. Bernadou de mettre à votre disposition tout ce qui a pu vous appartenir. Vous

n'en ferez rien, mais vous n'aurez plus d'inquiétude à ce sujet. Je vous l'ai causée, sans m'en douter, parce que l'objet n'en valait pas la peine:..

**299.** (Au prince Louis-Lucien. 17 avril 1884.)

Je viens donner à V. A. une nouvelle qui l'impressionnera péniblement... Le séquestre vient d'être mis sur l'étude de M. Dasconaguerre.. J'aime à croire que le pauvre aura gardé l'honneur sauf... Sa chute n'étonne pas.

**300.** (A M. Paul Labrouche, 53, rue de Vaugirard, Paris. 6 mai 1884.)

La légende des Sept Fleurs ne mérite pas l'éloge que vous voulez bien en faire. Un vieillard de 75 ans ne saurait accorder une grande importance à une œuvre de ce temps de jeunesse, où tout paraît rose, où l'imagination et l'esprit se bercent agréablement dans les rêves et le parfum des violettes.

Je suis porté à croire cependant que, par exception, cette légende tentera plus d'un curieux au pays de Cize, si vous y envoyez un bon nombre de sommaires de la légende, encadrée dans un prospectus nouveau.

Ci-joint le sommaire que j'y mettrai:

« Le Seigneur de Baïgorry et les légendes basques.

» Les sept Fleurs de Baïgorry.

» Récit de Jeanne de Licerasse: le renard, le corbeau et le mulletier.

» Récit de Magdelaine d'Urdo: le renard et l'ours. Depuis quand les ours n'ont-ils plus de queue?

» Récit de Gracianne d'Iriberry: les animaux sauvages se séparent des animaux domestiques et élisent un roi, au suffrage universel. Dieu prive tous les animaux du don de la parole.

» Récit de Stéphanie de Mocozaïn: Tartarou ou le cyclope, déchaîné par le diable et tué par les marins basques.

» Récit de Fermina de Leizparz-Jaureguy: Bitartarou ou le Bicyclope, monstre à deux têtes; amoureux de Marguerite la jolie. Sa puissance, sa colère et sa mort.

» Récit de Marthe d'Okhilemberro. Merveilleuse histoire d'Ithuralaba, ou la Fille de la source.

» Récit de Marie d'Etchoux: Athano, de Saint Esteben, ou voyage d'exploration philosophique avec Arcangelo. Scène de douleur populaire à Saint Martin d'Arberoué. Scène de joie populaire à Armenaritz. Le baron d'Armendaritz et sa mort inopinée. L'orage. Beau

dévouement d'Arcangelo. Procès entre les quatre enfants d'Aguerre, d'Iholdy. Mariage de l'héritière de Samao d'Irissarry. La veuve hospitalière de Gelos, de Suhescun. La foire de Hélette. Scènes diverses. Trompeurs et trompés. Voleurs et honnêtes gens. Retour. L'archange St. Michel. Récit de la reine des Fleurs. La charité. Histoire miraculeuse du petit boîteux, voyageant avec St. Pierre et St. Jean. Korbaran de Jaxu. Mariage des sept Fleurs et de leur reine. Incomparable couronne d'épousée. Huit jours de fête. Chevauchée par Haritzalde, Urdos, Guermiette, Irouleguy, Banca, les Aldudes, Arnéguy, Lasse, Ascarat. Dernière fête. Les sept Fleurs et leur reine dansent les Canadelles et le Bendel, deux vieilles danses basques. Conclusion.»

Vous remarquerez le grand nombre des noms de lieu et de personnes. Ailleurs ce serait une superfétation; ici il y a un motif spécial en vue. Un exemple de l'influence des noms vous la fera toucher du doigt.

Le nom d'une d<sup>elle</sup> d'Elissalde de Castremont m'étant tombé sous les yeux dans une annonce de librairie, j'écrivis à M. d'Abbadie, à Paris, et lui donnai le nom de l'éditeur. C'était le fil d'Ariane. M. d'Abbadie retrouva ainsi une famille anciennement connue de lui, mais perdue de vue depuis longtemps. M<sup>elle</sup> d'Elissalde a écrit un gros volume sur la Russie. Elle est morte depuis deux ans. Mais ni elle, ni M. d'Elissalde, n'ont pas oublié Bardos, leur lieu de naissance, qui a reçu des libéralités de leur part. La Revue leur doit bien une notice.

P.-S.— J'oubliais l'histoire de ma signature. Quand je signais un article dans les journaux ou dans les Revues de Pau, j'apposais simplement mon nom. C'est le prince Louis-Lucien qui ajouta la qualification de capitaine dans les traductions diverses dont il me chargea, et je crois devoir la maintenir à cause des Espagnols, qui me l'appliquent dans leurs écrits.

**301.** (Au même. 22 mai 1884.)

Pour arriver au but que vous vous proposez, il importe de piquer la curiosité et l'intérêt des esprits. C'est un peu tard que j'ai songé à tirer parti pour cela, des lieux où se sont passées les scènes décrites dans les légendes. Par exemple, dans Athano, nos voyageurs, au lieu d'aller de Suhescun à Hélette, se dirigent sur Ossès. Cette belle vallée mérite de n'être pas négligée. Il y a quelques choses intéressantes à en dire. Ce sera le seul changement un peu long. Vous verrez ce que sont les autres dans les épreuves que je vous renvoie.

La manière dont les textes basques et français ont été entremêlés ne plaira guère au lecteur, et elle entraînera des difficultés pour celui qui voudra comparer les textes. Je renonce, pour le moment, à l'idée de faire un tirage à part...

**302.** (Au prince Louis-Lucien. 6 septembre 1884.)

Les Archives de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure ne m'offrent aucun moyen de jeter du jour sur la vie ou même l'existence de Pierre d'Urte. Toutes nos communes ont perdu leurs vieilles archives. Je croyais trouver un vicaire du nom d'Urte à Ciboure. J'étais dans l'erreur.

Il ne me restera qu'une ressource, bien problématique à la vérité, celle de visiter les archives des notaires de ce pays...

**303.** (Au même. 6 septembre 1884.)

Je n'ai aucune connaissance de la Mélusine. Je ne sais ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle veut. Cela n'importe guère, attendu que j'ai déjà trop entrepris pour étendre davantage le cercle de mes occupations...

**304.** (Au Secrétaire de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau. 7 novembre 1884.)

Un professeur de l'Université d'oxford a eu Yheureuse chance de découvrir, dans la bibliothèque de Lord Macclesfield, des manuscrits basques, très importants au point de vue linguistique: une traduction de la Genèse et d'une partie de l'Exode; un Dictionnaire latin-basque inachevé, allant jusqu'au mot *commotus*; enfin, une Grammaire basque de 550 pages in-folio.

Ces manuscrits ne portent point de date, et pour tout renseignement, ils nous apprennent qu'ils sont l'œuvre de Pierre d'Urte, natif de Saint-Jean-de-Luz, ministre du Saint Evangile, c'est à dire protestant.

Puisque d'Urte possédait le latin, c'était un clerc catholique converti à la Réforme; sans cela, il n'aurait pas appris le latin en notre pays. S'il est entré dans les Ordres, avant son changement, ce ne peut être qu'avant le mois de septembre 1728. Je connais toutes les ordinations postérieures.

D'autre part, Liçarrague, de Briscous, traducteur du Nouveau Testament, à dû avoir habité le canton de Saint-Jean-de-Luz. Son style nous en assure, bien qu'il n'ait pu se défaire entièrement du dialecte particulier de son lieu de naissance, mélange de bas-navarrais et de souletin.

Il y a toute apparence que Liçarrague est venu ici, exerçant le ministère catholique, et qu'ayant changé de culte, il est passé

sur les terres de Jeanne d'Albret, car il a été curé de Labastide-Clairence.

D'Urte se sera fait un disciple. Du moins a-t-il voulu être son continuateur dans la traduction de l'Écriture Sainte.

Son effort n'a pas été poussé loin, mais il dénote un travail postérieur à celui de Liçarrague, travail arrêté pour une cause quelconque.

La traduction du Nouveau Testament date de 1571, et non de 1591, comme Francisque-Michel le porte dans l'Introduction à une 2<sup>e</sup> édition des Proverbes d'Oihénart. Cette rectification a son importance, pour retrouver la trace de Liçarrague et de d'Urte.

De tout ce qui précède je conclus que Liçarrague a dû entrer dans les Ordres sacrés aux environs de l'an 1550 et d'Urte vingt ans plus tard. Il est très possible que leurs noms se rencontrent dans les pièces des Archives départementales, classées ou à classer dans la série G.

Vous plairait-il, Monsieur, d'appeler l'attention de M. l'Archiviste sur cette question? Nous lui serons, dans un intérêt historique, très reconnaissants des informations qu'il nous donnera, seraient-elles négatives; ce qui nous apprendrait que nous devons renoncer à toute recherche ultérieure.

**305.** (Au prince Louis-Lucien. 7 novembre 1884.)

... Je mets de l'obstination à chercher des renseignements sur Pierre d'Urte. Aujourd'hui même, j'écris à Pau dans l'espoir qu'on pourra retrouver son nom dans le dépouillement des papiers nombreux relatifs à l'Evêché de Bayonne.

Evidemment, à mes yeux, d'Urte a voulu continuer le travail de Liçarrague sur l'Écriture Sainte et son effort a été arrêté par une cause quelconque.

Il est présumable qu'il a été le néophyte de Liçarrague.

D'autre part, ni Liçarrague ni d'Urte n'auraient pas possédé le latin, s'ils n'eussent pas commencé par être clercs catholiques.

La traduction du Nouveau Testament date de 1571 et non de 1591, comme le porte Francisque-Michel. Liçarrague a dû habiter le canton de Saint-Jean-de-Luz. Son style nous l'assure, bien qu'il ne se soit pas entièrement défait du dialecte parlé au lieu de sa naissance, dialecte mêlé de souletin et de bas-navarrais, Je me tromperais fort si d'Urte l'a, suivi dans cette voie.

(Le chien peut être qualifié de *ozarra*; ce nom est adjectif. Ici il n'est pas employé comme substantif.)

Je conjecture que Liçarrague est venu ici en qualité de prêtre catholique, avant de donner dans les nouveautés, et que d'Urte s'est fait son disciple. Je ne négligerai rien pour éclaircir ce point.

P.-S.-Les caractères de l'écriture n'indiquent-ils pas approximativement l'époque où ils ont été tracés?

**306.** (Au même. 24 janvier 1885.)

Je n'ai jamais rien publié sur les désinences basques, qui sont tantôt terminatives, tantôt initiales, et tantôt interfixes ou redoublées. J'en ai parlé en conversation à V. A. et je les ai mentionnées dans un travail publié par le Congrès scientifique de France à Pau, en 1874. Vous trouverez dans votre bibliothèque deux exemplaires de cet article, tiré en brochure à part.

Je n'ai pas une œuvre d'ensemble sur cette matière. J'en ferai un tableau récapitulatif, le plus promptement possible. Je peux maintenant travailler deux ou trois heures par jour, et ce sommaire ne me sera pas pénible.

**307.** (Au même. Février 1885.)

Envoi des deux premiers feuillets du recueil des désinences basques.

**308.** (Au même. 27 février 1885.)

Je mets à la poste les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> feuillets traitant des désinences basques. Dans le temps où je peux le moins travailler, on vient de côté et d'autre me demander des renseignements, des notes, des articles pour périodiques, monographies, etc. Il n'y a pas jusqu'à Hovelacque qui ne se glisse dans le nombre.

V. A. a pu voir dans les Revues de Pampelune et de Saint-Sébastien et ailleurs le nom de Webster, ministre anglican qui a quitté St.-Jean-de-Luz pour Sare, sous couleur d'économie. A Sare, on est obligé de se procurer beaucoup de choses d'ici et de Bayonne. C'est le moyen de payer double et d'être mal servi...

En 1793, la population de Sare fut déportée en masse dans les Landes. M. Webster s'est mis en tête d'écrire cette histoire... Il a eu l'idée de s'adresser à M. A. d'Abbadie, au Caire, pour obtenir mon concours par son intermédiaire. C'est donc d'Egypte que j'ai été prié d'aller en aide à M. Webster.

Le Pays Basque doit trop à M. d'Abbadie, pour que je veuille refuser. Et voilà comment j'arrive à gaspiller mes heures de travail. C'est aussi pourquoi j'éprouve de la peine, au milieu d'incessantes interruptions, à rassembler mes observations sur les désinences basques. Elles sont écrites en divers temps, et éparses dans les paperasses.

V. A. veut bien les juger dignes de l'impression; mais je ne garde pas copie des feuillets que je vous adresse et je renonce à une satisfaction d'amour-propre. C'est pour vous seul que je fais petit à petit ce recueil. Ce sera un article de plus dans le catalogue de vos manuscrits.

**309.** (A. M. Labrouche, rue Vaugirard, 53. 20 mars 1885.)

... Quand je vous offris les Légendes de Baïgorry, la pensée m'en fut inspirée par l'insuffisance apparente des matières dont se composait la partie non. historique de la Revue. Il n'en est sans doute pas de même aujourd'hui, puisque vous n'utilisez pas les Légendes. C'est pourquoi je vous prie de me les renvoyer, tout en y joignant la note de ce dont je vous suis redevable.

**310.** (A. M. de Arzac y Alberdi, à St-Sébastien, 47, Puyelo. 21 mars 1885.)

Les articles intitulés *Albiste on bat*, insérés dans *l'Euskal-Erria*, me portent à demander quelque éclaircissement, non point sur la doctrine de votre honorable collaborateur, qui mérite éloges et félicitations, mais à un point de vue purement linguistique.

En Soule et en Basse-Navarre, on dira: *Martin hil duzu*, Martin est mort, et non point *hil da*, comme en Labourd.

A tort cette forme en *zu* a été nommée *forme respectueuse*. Elle est familière; les prédicateurs l'évitent dans les sermons d'apparat, sinon dans les recommandations faites au prône. Les Labourdins ne s'en servent qu'envers les personnes qu'ils tutoient; ce qui éloigne toute idée de respect dans cette manière de s'exprimer, laquelle peut plutôt s'appeler allocutive que respectueuse.

Ce préambule m'a semblé nécessaire pour éclairer la question des termes que j'ai remarqués dans l'œuvre de M. Augustin de Jauregui.....

Je profite de l'occasion pour vous dire que la 135<sup>e</sup> livraison de *l'Euskal-Erria* manque à ma collection...

**311.** (Au prince Louis-Lucien. 25 mars 1885.)

En même temps que cette lettre, j'adresse à V. A. les 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> feuillets du recueil des désinences basques.;

Dans le 137<sup>e</sup> numéro de *l'Euskal-Erria* j'ai vu, non sans surprise, que le traitement, dit à tort respectueux, figure dans les articles envoyés par don A. de Jauregui. J'en ai écrit à M. Arzac, directeur de la Revue. Sa réponse ne s'est pas fait attendre. Elle porte que la forme *duzu* pour *da* est usuelle dans le Guipuscoa central. Il semble qu'on aurait dû en avertir V. A. quand elle fouillait le

pays avec autant de soin, afin de distinguer les diversités de nos dialectes. Pour en avoir le cœur net, je vais m'adresser directement à l'auteur.

On m'avertit de Paris que Vinson vient de me gratifier d'une note *indécente* à propos des *Légendes de Baïgorry*. Est-ce dans la Revue de Linguistique? On ne me le dit pas. Vinson fut tout d'abord si charmé par ces Légendes que, sans montrer le nez, il me fit adresser une demande de collaboration à une Revue intitulée, je crois, les *Hommes de la mer*. Hovelacque est le pontife de cette chapelle. Spécimen et invitation sont allés de concert au panier...

312. (A M. de Arzac y Alberdi, à St-Sébastien, 47, Puyelo. 27 mars 1885.)

Je mets à la poste deux brochures extraites l'une des Actes de la Société philologique, de Paris, et l'autre des Comptes rendus des travaux du Congrès scientifique de France. Vous recevrez en même temps deux volumes basques, que j'ai fait imprimer en 1856 et 1858.

Je pense que vous ne serez pas fâché de recevoir aussi trois notes récentes du prince Louis-Lucien, extraites de deux Revues anglaise et allemande, et que vous ne trouverez pas chez les libraires.

Je ne peux vous envoyer ma traduction française de bien des Dialogues d'Iturriaga et divers articles que j'ai publiés dans *l'Album Pyrénéen* et dans les Bulletins de la Société Académique de Pau, non plus que la Bible basque et l'Etude sur la Déclinaison basque. Ils sont épuisés depuis longtemps. Je me propose d'agrandir ce dernier ouvrage, dès que j'en aurai le loisir.

Dans ce moment, la *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes*, dont le siège est à Paris, donne à ses abonnés les Légendes des sept fleurs de Baïgorry, que j'ai écrites en basque et en français. Je compte les faire tirer en brochure, quand la publication en sera terminée, vers la fin de cette année.

La table du XI<sup>e</sup> vol. de *l'Euskal-Erria* ne m'est point parvenue, et dans le dernier numéro (168) il manque plusieurs lignes...

313. (A l'abbé Augustin de Jauregui, curé à Aspeitia. 29 mars 1885.)

Je me fais un devoir et un plaisir de vous féliciter de vos articles, *Albiste on bat*, insérés dans *l'Euskal-Erria*. Doctrine pure, nettement exposée, appuyée sur des preuves irréfragables, voilà le caractère de votre excellente composition.

Prémunir nos chers Basques contre les menées tapageuses, contre les perfides inventions que des misérables cherchent à implanter

dans les pays catholiques, est une entreprise digne d'un prêtre de J.-C. Heureux serez-vous un jour d'y avoir travaillé d'une manière si victorieuse.

Vous n'aviez sans doute pas besoin des éloges et applaudissements d'un inconnu; mais puisque je suis amené sur votre terrain par une question de linguistique basque, je n'ai pu m'empêcher de vous dire le bonheur que j'ai eu à vous écouter.

La question de linguistique basque, dont je parle, concerne uniquement la distinction entre nos dialectes. Vous n'ignorez pas les voyages que S. A. M<sup>gr</sup> Louis-Lucien Bonaparte a faits dans vos provinces, pour constater les différences marquées entre vos dialectes.

Il ne semble pas pourtant qu'il ait eu connaissance de certaines formes que vous employez dans *Albiste on bat*, par exemple *dezu*, pour *da*, *dizugu*, pour *dugu*.

M. Arzac, à qui je me suis adresse pour savoir en quel endroit ces formes sont reçues, m'a répondu que c'est dans le Guipuscoa central; et en même temps, il m'a donné votre adresse, au cas où je voudrais directement recourir à votre personne. Je viens donc vous prier de me dire dans quel rayon de votre province sont usitées ces formes, qui ne sont admises du côté de France, qu'en Soule et en Basse-Navarre. Je vous serais infiniment obligé de me renseigner à cet égard.

**314.** (Au prince Louis-Lucien. 1<sup>er</sup> avril 1885.)

Dès la réception de la lettre de V. A. j'allai à Bayonne. M. Lamaignère ne me comprenait point. Je n'avais pas porté votre lettre; mais, à ma rentrée, je réparai l'omission en envoyant les termes de votre demande. J'ai cru que M. Lamaignère vous avait adressé directement le livre de J. P. D. et je me suis reposé sur cette pensée. Je vais renouveler ma sollicitation.

Je vous remercie bien des éclaircissements dont votre lettre est pleine et de la communication de la note de Vinson. Il en sera fait bonne justice.

**315.** (A M. Paul Labrouche, 53, rue de Vaugirard. 26 avril 1885).

En votre absence, je me suis renseigné sur les agissements de M. Vinson, en ce qui me regarde. J'ai reçu la copie d'une note un peu vieille (juillet 1884) qu'il a publiée dans la *Revue de linguistique*, et je vous serai obligé de me dire si vous connaissez quelque chose de plus à cet égard. Sinon, votre silence sera une réponse suffisante. Je prépare à M. Vinson une réponse dont il pourra se dire content.

**316.** (Au prince Louis-Lucien. 3 mai 1885.)

La présente accompagne une petite brochure qu'on a remise aux électeurs sénatoriaux basques...

Le directeur de *l'Euskal-Erria*, à qui j'ai envoyé vos dernières brochures contre Vinson, vient me demander quelque travail inédit sur notre langue...

Si V. A. veut que mes notes sur les terminatifs basques soient publiées en Espagne, l'occasion favorable s'offre d'elle-même. En ce cas, je demanderai à M. Arzac un tirage à part, à mes frais.

317. (A M. de Arzac y Alberdi, à St.-Sébastien, 47, Puyelo. 23 mai 1885.)

Votre lettre du 21 avril marque le désir d'avoir quelque chose d'inédit sur la langue basque, pour l'insérer dans *l'Euskal-Erria*. Je ne demanderais pas mieux que de vous être agréable, mais je crains qu'une œuvre linguistique ne convienne pas à votre Revue, parce qu'il est bien difficile de faire passer un texte français en espagnol, à moins de trouver un traducteur, possédant également bien les deux langues, C'est que, dans un travail de cette nature, chaque mot exige une scrupuleuse exactitude.

J'en ai communiqué le commencement au prince Louis-Lucien, qui m'engage fortement à le faire imprimer.

J'ai recueilli un nombre considérable de désinences basques; ce recueil, imprimé en français seulement, serait compris par tous ceux qui ont quelque connaissance de notre langue; mais les autres?

Un extrait vous fera mieux,, saisir mon raisonnement.

#### *Ada*

Cet affixe est cité par Lardizabal (Gr. p. 57), Il est tout moderne. *Arrikada* (petrada), *orkada* (dentellada). On ajoute *da* au répétitif *harrika* (à coups de pierres), *orka* (à coups de dents). Ces mots reposent sur les répétitifs *harrika*, *orka*.

Cette forme se retrouve dans le français: bastonnade, canonnade, cavalcade, colonnade, etc. Il faut bien la citer, puisque le basque l'a adoptée; bien qu'on en fasse fort peu d'usage chez vous. Chez nous, elle est rare, et la construction se fait, non sur le répétitif m'ais sur le radical. *Athelada*, portail; *taulada*, plancher; *trukada*, échange; *biperrada*, ragoût de piments.

#### *Aga*

Affixe ethnique, marquant abondance de choses dans un lieu donné. *Mendiaga*, *berroaga*, *gorostiaga*, etc., lieux où il y a beaucoup

de montagnes, de buissons, de houx. *Aga* n'est pas usité isolément et ne sert qu'à la formation des noms propres de lieux. Une maison peut s'appeler *Larrainaga*, *Larreaga*, *Gorostiaga*; mais comme nom commun on dira *larraindia*, *larredia*, *gorostidia*. En Soule, *idi* est remplacé par *toy-a*. En Labourd, on retrouve *doya* dans des noms de maisons.

#### *Ago-a*

Je me borne ici à mentionner cet affixe de comparaison qui, avec les autres degrés de signification, doit former un travail d'ensemble indivisible.

#### *Alal-a*

Bien que ce mot ait sa signification propre de pouvoir, faculté, il se lie néanmoins d'une manière si intime à des radicaux verbaux qu'ils forment corps ensemble. *Egin ahal-ak egitea*, faire tout son possible, tous ses efforts. *Jan ahal-a izatea*, avoir tout son saouï, tout autant qu'on peut manger.

#### *Ail-a, il-a, oil-a*

La plupart des mots qui comportent ces terminatives, voisines quant au sens, impliquent une idée de mépris ou de dédain de défaut corporel. *Zampail-a*, *zantzail-a*, *zartzail-a*, s'appliquent aux gens de mauvaise tenue et surtout aux femmes dont l'extérieur désordonné dénote une conduite peu morale. *Farfail-a* se dit des évaporées dont les vêtements flottent au vent.

*Kankail-a* se dira d'une longue branche d'arbre ou autre, mal conformé; d'un homme long et mal bâti.

*Arrail-a*, d'un homme de forte corpulence, qui n'a pas plus de souplesse qu'un tronc. De même, par un rapprochement de comparaison, on dit *egur arrail-a*, en parlant de gros bois fendu à la hache.

*Ezkail-a*, petit éclat de bois. Il sert aussi comme adjectif, avec le sens de bouche.

*Kaskail-a*, *gizon kaskail-a*, est un homme grand, mal fait, qui semble tout brisé, aux formes tout à fait irrégulières.

*Zimail-a* s'emploie également en parlant de bois et des personnes. *Gizon zimaila* est un homme sec et nerveux. *Egur pimail-a* est du bois taillé depuis quelque temps, qui est entre le vert et le sec, devenu souple et tenace.

*Zirtzil-a*, *pirtzil-a*, *zintzil-a*, *zarpil-a* et plusieurs autres sont des termes de mépris bien caractérisés.

Il ne faut pas confondre avec eux les noms de mois. *Il-a* ou *hil-a* signifie mois et uni à un substantif, il spécifie un nom de mois. *Epail-a*, mois de la fenaison; *uztail-a*, mois des récoltes; *otsail-a*, mois où les loups sont en rut.

*Kartzoil-a*, chauve; *korkoil-a*, rabougré; *zinkoil-a*, ventru; *torroil-a*, petit et pansu; *toil-a*, lourd sans élasticité.

*Aizun-a* ou *izun-a*

*Aitaizun-a*, parâtre; *amaizun-a*, marâtre; *semeizun-a*, fillâtre ou beau-fils; *alabaizun-a*, belle fille, sont je crois les seuls mots auxquels s'attache cette désinence. J'ai lu dans des livres *jainkkoaizun-a*, faux dieu. *Semeizun-a* semble indiquer que la désinence est *izun* et nont poin *aizun*.

*Aka*, *razka*, *nazka*

Ces terminatives n'en font qu'une; elles se lient au nom dénombré, pour exprimer le sens de un à un, deux par deux, trois par trois, etc.

Si le nom de nombre se termine par une voyelle, le labourdin emploiera *razka*; *nazka*, si c'est par une consonne.

*Banazka*, (suppression euphon. du *t*), un par un.

*Birazka*, 2 par 2.

*Hirunazka*, (suppression euph. du *r* de *hirur*), 3 par 3.

*Launazka*, ( — — — *laur*), 4 par 4.

*Bortzhazka*, 5 par 5. Par euphonie on dit aussi *bosnazka*.

*Seirazka*, 6 par 6 (la diphtongue considérée comme voyelle).

*Zazpirazka*, 7 par 7.

*Zortzirazka*, 8 par 8.

*Bederatzirazka*, 9 par 9.

*Hamarnazka*, 10 par 10.

*Hamekarazka*, 11 par 11.

Le Souletin dira *banaka*, *binaka*. Des variantes pareilles existent encore dans la partie espagnole. Il faudrait des tables de comparaison pour s'en rendre un compte exact.

*Banaka* est encore un nom collectif qui est ordinairement accompagné de l'un des deux pronoms *zembait* ou *batzu*, signifiant quelques, quelques-uns. Mais *banaka* comporte une idée d'éparpillement que

n'ont pas *zembait et batzu*. Le français y supplée par l'adjectif rare. *Sagar banaka batzu*, quelques rares pommes.

*Ra, na*

S'emploient de la même façon et d'après les mêmes règles, avec les noms de nombre, pour exprimer le sens: un à chacun, deux à chacun, trois à chacun. *Bana, bira, hiruna, launa* (*laurna* en souletin). *Bedera*.

*Alde-a, iri-a, tze-a*

*Alde-a* est un mot qui a sa signification propre: côté, voisinage. En se liant à un autre,

1.<sup>o</sup> *Alde* est un affixe ethnique terminatif d'une foule de noms de maisons et marquant le voisinage d'un autre lieu. *Errekalde-a, Larralde-a, Ithurralde-a*. Dans ce cas; le souletin dit *althe-a*, bien qu'il ait aussi le substantif *alde*, côté, voisinage.

2.<sup>o</sup> *Alde* indique une étendue de terre ou de pays dans *Etchalde-a*, ferme ou maison rurale avec terres; *Bazterralde-a*, terres en cultures, avec prés, bois et landes; *Herrialde-a*, district, canton.

3.<sup>o</sup> *Alde* est affixe de temps dans *goizalde-a*, première partie du jour; *argialde-a*, approche du jour; *eguerdialde-a*, approche de midi; *arratsalde-a*, après dînée, approche du soir; *ilhunalde-a*, approche de la nuit; *gauherdialde-a*, approche de minuit.

En Soule et Basse-Navarre *iri-a*, au lieu de *alde-a*, est très couru. On dira *goiztiri-a, argidiri-a, ilhundiri-a, arrastiri-a*. Dans ces mots, le *t* et le *d* sont euphoniques, puisqu'on dira *athiri-a*, approche de la porte (pour *athe iri-a*); *aldiri-a*, proximité, pour *alde-iri-a*.

4.<sup>o</sup> Je reviens à *alde*, usité comme affixe de quantité:

*Ogialde-a ederra*, belle quantité de froment.

*Belhar-aide tcharra*, pauvre quantité de foin.

*Arthalde-a handia*, grand troupeau.

*Gizon-alde gaichto-a*, mauvaise troupe d'hommes.

*Alde* me paraît être ici la syncope de *aralde*, qui est le vrai mot désignant nombre, quantité, troupe. La différence entre *alde* et *aralde* se fait parfaitement sentir dans les phrases suivantes:

*Etchalde* ou *etchaldera noha*, je vais à la maison.

*Herrialde* ou *aldera noha*, je me rends au village.

Il est évident qu'on ne pourrait, dans ces cas, employer *aralde*.

5.° De même si l'on dit: *ez naiz esku-alde*, je ne suis pas du bon côté, pour un travail quelconque;

*Iguzki-alde*, côté du soleil;

*Haize-alde*, côté du vent;

ces exemples font toucher du doigt que *alde* et *aralde* ont des significations absolument différentes; que les bons auteurs ne doivent pas les confondre; et qu'il faut, en écrivant, se préserver de son mieux des contractions abusives des gens dépourvus de littérature.

### *Aldia-a*

*Aldi-a* a plusieurs sens, suivant, l'usage qu'on en fait.

*Aldi bat*, une fois.

*Zure aldi-a da*, c'est votre tour.

Dans ces mots, il est isolé; mais il se joint à beaucoup de radicaux, avec lesquels il forme corps, affectant des significations diverses au propre et au figure:

*Besarkaldi-a*, embrassade.

*Ikusaldi-a*, entrevue.

*Atheraldi-a*, sortie, saillie d'esprit.

*Janaldi-a*, repas.

*Loaldi-a*, somme, sommeil.

*Egonaldi-a*, station, arrêt.

Voilà, cher et très estimé compatriote, des questions qui méritent bien l'attention des vrais amis de notre langue, langue remontant, il ne faut pas le nier, aux temps préhistoriques, langue mieux conservée qu'aucune autre, et dont la connaissance est indispensable aux philologues, qui cherchent la vérité sur l'origine, le caractère et l'état primitif de la parole humaine. Ce n'est pas une mince gloire pour le Basque de ramener ces savants à la source d'où émane la parole. Et nous y arriverons, malgré les ironies des demi-savants et l'inconscience des autres.

**318.** (Au prince Louis-Lucien. 23 mai 1885.)

Au moment où j'adressais à V. A. un petit livre de M. Dithurbide, j'étais affligé de la visite d'un préfet, en villégiature à Ciboure... Cette visite m'a fait omettre d'accuser à V. A. le retour des feuillets sur les désinences basques... J'envoie aujourd'hui même ma première note à M. Arzac. Elle est refondue.

Quant au livre de M. Dithurbide, c'est le travail le plus mauvais qui soit imprimé en notre langue. M. Dithurbide n'a fait que tra-

duire une ancienne histoire sainte. A cause du génie différent de chaque langue, une traduction entraîne toujours beaucoup de difficultés, mais surtout quand on se livre à ce travail sans aucune étude préparatoire...

**319.** (A. M. Darricarrère, à La Condamine-Chotelard, Basses-Alpes. 16 juillet 1885.)

Ah oui! mon cher M. Darricarrère, je vous remercie de bon cœur de l'envoi de votre brochure *La langue basque*. Vous savez que je suis friand de morceau du genre...

**320.** (A. M. Paul Labrouche. Juillet 1885.)

Mille mercis pour votre utile avis.

Le 26 avril, je vous annonçais que je préparais une riposte à Vinson... J'ai autrefois critiqué sa pitoyable *Conversation basque*, et tout récemment j'ai refusé de collaborer à *Mélusine*, et n'ai pas même répondu à l'invitation de travailler à une autre Revue intitulée je crois *Les hommes de la mer*. Tout cela venait de la chapelle où pontifie Vinson. Avouez que je suis impardonnable. De là sans doute les deux dernières notes que vous signalez. Elles m'étaient inconnues.

Je n'appartiens pas à la Société littéraire de Bayonne, qui ne veut pas de souscripteur à son Bulletin...

Ma réponse à Vinson était très avancée, quand la plume m'est tombée des mains. Elle exigera sans doute un remaniement. Je promène le scalpel dans le Romancero basque et dans le Folk-Lore de Vinson, et les fouille profondément, sans ménagement, cruellement. Ce sera une véritable exécution.

J'ai retrouvé les légendes du Bicyclope et d'Ithurralaba. Des demain je commencerai à les mettre au net.

**321.** (Au même. 5 août 1885.)

Quand un auteur transcrit sa propre œuvre, il y fait toujours quelque changement. Je n'avais pas conservé une note des modifications par lesquelles mon manuscrit baïgorrien diffère de la copie que je vous ai envoyée dans le temps.

Votre bienheureuse carte postale me dispense de refaire, en partie ce travail. Ce n'est pas une raison pour ne pas envoyer trois feuillets, déjà confectionnés. Je vous prierai de les conférer avec le manuscrit retrouvé et d'utiliser les changements qui vous paraîtront avantageux.

Me voilà libre de donner mes soins à la verte correction, bien méritée par l'aimable M. Vinson.

Puisque vous voulez bien demander pour moi le bulletin de la Société littéraire de Bayonne, j'accepte votre offre et, si vous réussissez, je paierai ce qu'il faudra.

**322.** (A. M. Antoine d'Abbadie. 7 septembre 1885.)

Je croyais vous faire œuvre agréable en complétant un de vos manuscrits—copie—où manquent plusieurs pages. il s'agit de l'office de la S<sup>te</sup> Vierge, traduit en vers basques par Harizmendy.

Mon cousin, l'abbé Maurice Harriet de Halsou, possédait, m'avait-on assuré, un exemplaire de cet ouvrage. Malgré une courbature affreuse, je me suis fait transporter à Halsou. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas répondu à votre lettre du 7 c'.

Mais, au bout de ma peine, quelle n'a pas été ma déconvenue! M. Harriet n'a qu'une copie de l'exemplaire incomplet de l'abbé Chantre, le même que celui que vous avez fait transcrire, et qui fait aujourd'hui partie de la bibliothèque basque du prince Louis-Lucien.

Il y a cette différence entre Axular, curé de Sare, et Harizmendy son vicaire: c'est que le premier est peintre et le second -musicien et bien plus juste pour le langage. Il règne dans ses vers une harmonie que nul ne fait mieux apprécier que le prince Louis-Lucien. Le prince lit le basque avec un goût parfait.

Vous ne serez pas fâché de savoir que la fête de Sare doit être célébrée non le 8, qui arrive en mardi, mais le dimanche et jours suivants.

**323.** (Au même. 14 septembre 1885.)

... Vous m'annoncez le dangereux état de la santé du prince. Pour moi, qui lui ai voué une profonde affection, cette nouvelle est particulièrement sensible. Et quelle perte pour notre langue!

Le Prince a d'immenses travaux en notes, inachevés. Les vols de Libry et autres chevaliers aux doigts crochus avaient dégoûté le Prince de notre Bibliothèque Nationale et il se promettait de laisser au Muséum de Londres ses manuscrits, avec sa collection de livres et imprimés basques. J'ai vainement lutté plus d'une fois contre cette inclination...

Vous me demandez si j'ai connaissance de l'existence de quelque exemplaire de Harizmendy, autre que celui du prince. Je ne doute pas qu'il n'y en ait un en Basse-Navarre, un curé de ce canton me vantait ce livre. Mais c'était au temps de Louis-Philippe.

Depuis lors, on a fait tardivement d'inutiles recherches. Il tombe

sous le sens que l'on ne vante pas un livre, dont on n'a aucune connaissance. On l'a caché au prince, ou on n'a pas su le découvrir.

Vous me demandez aussi mon opinion sur l'opportunité d'un prix décerné, en dehors des fêtes locales, aux compositions en vers ou en prose. J'applaudis à cette idée. Maître Elissamburu sera fort étonné de n'avoir pas été proclamé vainqueur au Concours, d'autant qu'il avait pris le morceau à Beker. Mais, dans les jeux d'esprit, le plaisir qu'ils causent vient plus de la manière, piquante de les produire que du fond lourdement exprimé devant le lecteur ahuri.

La navrante nouvelle m'a tiré le goût d'aller participer, aux joies de Sare.

**324.** (Au prince Louis-Lucien. 22 octobre 1885.)

V. A. doit être surprise de n'avoir pas eu signe de vie de ma part, depuis que j'ai reçu votre bienheureuse lettre du 13... Je ne peux vous dire, M<sup>sr</sup>, combien j'ai été heureux du retour de V. A. à un meilleur état de santé...

En même temps que cette lettre, je remets à la poste cinq feuilles volantes qui ont été répandues dans le pays. Elles serviront à grossir votre collection d'impressions basques.

**325.** (A. M. Antoine d'Abbadie. 27 novembre 1885.)

*Leher*, *lehertze-a*, signifie effectivement crever, écraser. On peut ajouter *lehen*, premier, *lehentze-a*, arriver le premier, devancer. *Lehen* signifie encore autrefois.

Pour ce qui est de *leheren*, *lelherena*, je ne sais absolument. que dire. Je ne connais aucun mot basque qui s'en rapproche, si ce n'est le nom propre *Leremboure*, qui évidemment est basque et qu'on a voulu décomposer par *lehen buru* première tête, bout, entrée d'un lieu.

L'abbé M. Harriet, de Halsou, est beaucoup plus apte que moi à déchiffrer les étymologies, car il s'en occupe.

Pour ce qui est de *l'Histoire des Basques*, par Bela, je ne l'ai jamais vue. Peut-être l'aurez-vous prêtée à l'abbé Haristoy, dans une visite qu'il vous a rendue il y a déjà assez longtemps. Pas plus M. Webster que lui n'est pressé de rendre l'ouvrage prêté, après avoir extrait ce que l'on cherche. Je suis d'avis qu'il leur faut indiquer un crédit limité...

**326.** (A. M. de Arzac y Alberdi, à St.-Sébastien, 47, Puyelo. Novembre 1885.)

... Parlons un peu de l'orthographe basque.

Jusqu'à ce que le prince Louis-Lucien fût venu dans nos contrées,

chacun écrivait le basque à sa guise. Les divergences n'étaient pourtant pas considérables et il était facile de les ramener à l'unité. C'est ce dont le prince s'occupa, en grand philologue qu'il est. De là est venue l'orthographe rationnelle, que les auteurs adoptèrent aussitôt. Je ne parle pas des hommes qui écrivent en basque par occasion, sans jamais avoir étudié la question, sans même y avoir réfléchi une minute.

Les ouvrages des vrais écrivains seuls font autorité. Le Vocabulaire de Salaberry ouvrit la marche en 1856, et fut suivi, à bref délai, par le verbe souletin de l'abbé Inchauspe, œuvre de haute valeur, qui a servi de patron au Verbe basque du prince Louis-Lucien.

C'est le prince lui-même qui a déterminé l'orthographe de la Bible labourdine, l'œuvre la plus considérable, pour l'étendue et l'importance, qui existe en langue basque.

Depuis lors, combien de livres et de pièces détachées n'ont-ils pas suivi la même voie!

Les Basques d'Espagne font tous leurs efforts pour garder leur autonomie. Ce n'est pas sans raison. Or, c'est leur langue qui a, jusqu'à nos jours, mis un obstacle à leur absorption par le castillanisme; malgré tous les efforts des Castillans...

La thèse de, la suppression de l'aspiration est insoutenable; je vous en ai donné les raisons péremptoires. Elle n'améliorerait rien et conduirait à la rupture avec les dialectes français. Car jamais nous n'accepterons un système faux, dépourvu de raison d'être, et nous refuserons de laisser altérer nos textes. Nous ne reconnaissons ce droit à personne.

L'accent sur J est une autre courbette faite devant le castilian. Elle est due à Lardizabal; mince autorité. Tout ce qu'il y a de bon dans sa Grammaire, il l'a pris à Larramendi, souvent mot pour mot. Il avait si peu le sens linguistique que, lorsque le grand Larramendi, avec son coup d'œil profond, démontre que la déclinaison basque (partie définie) consiste simplement dans l'adjonction du pronom démonstratif de 3<sup>e</sup> degré au nom indéfini, *gizon-aren*, *gizon-ari*, etc., Lardizabal ne s'aperçoit seulement pas d'une découverte qui tire à si grande conséquence; il ne la mentionne seulement pas.

Si la question orthographique était exposée avec le développement nécessaire, la théorie du prince Louis-Lucien serait généralement adoptée; vous-mêmes vous reviendriez sur vos pas; l'unité serait un fait. Qui ne se trompe en ce monde?...

Nous donnions un exemple de notre désir d'arriver à l'unité, quand nous renoncions à l'emploi d'une lettre qui cependant nous convenait fort; je veux parler de *l'x*. On pourra y revenir, parce que, depuis lors, l'Académie espagnole a ôté à cette lettre son ancienne prononciation gutturale, laquelle tombera en parfait oubli.

... Dans vos provinces, le basque perd insensiblement du terrain; chez nous il tient ferme. S'il est vrai qu'aux bords de l'Adour l'usage de la langue nationale a à peu près cessé dans quatre à cinq communes, on le doit à l'immigration gasconne ou béarnaise, qui a noyé la population native; mais partout ailleurs les masses populaires restent fidèles à leur origine cantabrique et vasconne. Des touristes, d'esprit léger ont vaticiné l'extinction prochaine de notre langue; et le prince Louis-Lucien, qui a fouillé tout notre pays, justement au point de vue de la langue, leur a répondu que, pour tout homme qui a pu étudier de près le Basque dans son intérieur, sa langue ne périrait pas de longs siècles à venir...

327. (A M. Antoine d'Abbadie. 12 décembre 1885.)

*Apparent rari nantes.* Voici six pièces qui n'en valent pas une bonne.

L'abbé Inchauspe m'écrit: «La pièce d'Ibarrart ne me semble pas dépourvue de mérite. Voyez si vous la jugez digne du prix». Pas un mot de plus sur le concours.

Une jeune fille, élevée chrétiennement, croît en âge, en âge et en orgueil; elle s'adonne à la paresse et à l'insubordination vis-à-vis de sa mère. Pleine d'elle-même, ayant garde-robe bien fournie, courant comme papillon, aimant le repos, les fêtes et les marchés, voilà ses goûts. Une personne riche dit en la voyant: «Quel moyen de nous distinguer, de faire voir que nous sommes nées riches?».

Puis, la jeune fille dépeint sa toilette, qui ne lui permet ni de s'agenouiller, ni de s'accroupir. Alerté aux fêtes, paresseuse au travail, aimant le lit; au lever, courant à la glace, etc. La mère fait des remontrances, la fille bougonne; le père menace, la fille a peur, elle embrasse la sagesse et devient aimable. L'orgueil, dit l'auteur, est un arbre qui s'est propagé dans tout le pays, coupons-le au pied.

Je vois là une bonne intention, des pensées contradictoires parfois, des rimes et les Muses en fuite.

Une autre pièce, *Maite zaitut*, montre des prétentions. Passée au nom d'Eyheraburu, de Sare, elle sent son Elissamburu à une lieue à la ronde...

Il est regrettable que Haramboure, de Ciboure, n'ait pas achevé un morceau en prose, dont j'ai vu le canevas.

Pour sortir d'embarras, je ne vois que deux moyens: ou donner le prix à Ibarrart, sans publier sa pièce; ou bien donner un nouveau délai, par dix lignes bien senties, propres à exciter l'amour patriotique des dormeurs.

**328.** (Au prince Louis-Lucien. 12 mars 1886.)

V. A. me disait dernièrement que l'absence de l'aspiration est la règle de l'autre côté des Pyrénées et certes M. Arzac ne l'infirme pas, puisqu'il aurait voulu l'imposer aux Basques-français. Je crois qu'il a renoncé à cette idée. Le P. Fita démontre que l'aspiration a régné du côté espagnol aussi bien que du côté de France. Elle a cédé sous l'influence castillane. Et cette influence a été un instant victorieuse dans le canton de St.-Jean-de-Luz, par suite de l'affluence des Guipuscoans et des Navarrais en notre contrée..

Aujourd'hui, nous assistons à une réaction. Un changement s'est opéré sous ce rapport. L'an passé, un boutiquier de St.-Jean-de-Luz a fait afficher un grand placard en langue basque. J'aurais voulu vous en envoyer un exemplaire, comme objet de curiosité, mais tout avait été collé sur les murs. L'aspiration était répandue à profusion dans cet écrit. Déjà elle commence à gagner le Guipuscoa et la Navarre. Cela provient des allées et venues incessantes et des changements de domicile des frontaliers des deux royaumes.

On peut prévoir, dès aujourd'hui, le temps, assez éloigné encore, où l'unité de prononciation s'établira dans la plus grande partie du pays.

Avec cette lettre, la poste recevra deux Almanachs basques et une courte brochure représentant l'ancien *Pregario* de nos églises.

**329.** (A M. Antoine d'Abbadie. 18 mars 1886.)

Le feu sacre est amorti, sinon éteint, par le malaise et la politique...

Deux chantres d'église ont seuls répondu à votre dernier appel. Celui de Ciboure ayant un peu forcé sa note —et c'était un conte—, l'abbé Inchauspe préférerait de beaucoup la composition du chantre de Baïgorry. «C'est, disait-il, une pièce à conserver. Elle rapporte un fait historique, plein d'héroïsme». Il en était grisé.

Vous savez, Monsieur, qu'en fait d'histoire, la vérité est une condition essentielle. Or la pièce du chantre de Baïgorry est en défaut sur ce point capital. Elle a pour objet la préservation des vases sacres de l'église d'Itxassau, riches par la matière et par les

pierres précieuses, contre la convoitise de quelques bandits. J'avais signalé ce fait, avec quelques autres, dans la note publiée par les journaux. Mais comment a-t-il été rendu? en vers exempts de tout mérite, et d'une manière très inexacte.

Les détails de l'événement sont rapportés dans une brochure de feu mon frère, *Cambo et ses alentours*, et dans la relation d'un touriste, M. Lacour, du vivant du héros et sur ses déclarations.

En 1791, on cacha les vases sacrés d'Itxassou. Trois *etcheco-jaun* étaient seuls à connaître le secret du lieu. L'un d'eux, celui qui gardait chez lui le précieux dépôt, ne tarda guère à mourir et découvrit le mystère à son fils, Pierre Iharour, jeune homme de 18 ans. Des bandits soupçonnèrent ce dernier d'être dans le secret. Ils pénétrèrent nuitamment chez lui, le saisirent, le rouèrent de coups, lui présentèrent le couteau et la gueule des carabines et enfin lui mirent les pieds dans le feu.

L'héroïque jeune homme résista au supplice et convainquit les bandits qu'il ne pouvait pas dévoiler un secret qu'il ne possédait pas. Ils l'abandonnèrent. C'était assez beau pour ne pas mériter d'enjolivements.

D'abord, le chancre ignore jusqu'au nom de son héros. Il méritait mieux. Puis, suivant les racontars et les légendes qui ne manquent jamais de se produire en pareilles occurrences, Iharour aurait joué un rôle, digne de don Quichotte. Loin de dissimuler sa connaissance du secret, il en aurait fait l'objet d'un défi. C'est absolument invraisemblable; il aurait été un peu mieux brûlé qu'il ne le fut (il n'est pas resté invalide) et il ne serait probablement pas sorti vivant de l'aventure, à moins de livrer le secret.

Le fait, comme dit l'abbé Inchauspe, est certainement à garder; il est beau, et le touriste Lacour se montre fier de pouvoir dire: «J'ai vu l'homme, vu de mes deux yeux».

Gardons le fait; il est assez glorieux pour être retenu; mais ne l'obscurcissons pas. Les racontars le gâteraient.

Mon désaveu a désappointé le bon abbé Inchauspe émerveillé d'une histoire qu'il ignorait, et mal disposé à préférer un simple conte, mieux dit en prose. Sa conclusion a été que les choses ont trop traîné, pour ne pas renoncer aux prix de 1885.

Je pense qu'il a raison; il aurait fallu quelque chose de saillant, après un si long retard.

Si le chancre de Baïgorry reste sur le carreau, c'est bien sa faute.

*Ici prend fin le Registre de Correspondance in-folio laissé par Duvoisin et allant de 1860 à 1886. La dernière lettre est consignée au recto de la 170<sup>e</sup> feuille.*

*Au témoignage de M. l'abbé Haristoy, héritier littéraire et biographe du Capitaine, c'est le seul Registre de Correspondance qu'il ait laissé (1).*

*Il est de fait que les feuilles 170 verso à 201 du Registre manuscrit sont restées blanches.*

*L'écrit de Duvoisin a été reproduit avec une rigoureuse exactitude dans son texte original, sans commentaires, sans remarques ou rectifications d'aucune sorte.*

*Ces pages se suffisent à elles-mêmes. Il y a là, pour les générations présentes, une évocation variée et puissante d'une époque peu connue et pleine d'intérêt à plus d'un titre.*

*Je dépose ce Registre à la Bibliothèque communale de la Ville de Bayonne.*

**J.-B. DARANATZ**

---

(1) Cf. HARISTOY. *Le Capitaine Duvoisin et ses travaux*. Dax. Labègue, 1892, pp. 14 et 18.